

*À partir de Samuel Beckett,  
«Immobile», in  
«Pour finir encore», 1970.  
Atelier ouvert du 15 au 22 février  
2025.*

## ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi   Ni .....</i>	<i>6</i>
<i>Patrick Blanchon   Le texte et la faille .....</i>	<i>7</i>
<i>Carole Temstet   Attention à la fermeture des portes .....</i>	<i>11</i>
<i>Perle Vallens   Respire quand même.....</i>	<i>12</i>
<i>Philippe Liotard   Ouvre que.....</i>	<i>13</i>
<i>Françoise Renaud   Presque le soir sans doute.....</i>	<i>15</i>
<i>Nicolas Hacquart   Mouvement de la rue dans le dos .....</i>	<i>17</i>
<i>Christophe Testard   ... parce que le monde est rond .....</i>	<i>22</i>
<i>Ève François   Plus rien ne m'étonne .....</i>	<i>25</i>
<i>Catherine Serre   Importe.....</i>	<i>29</i>
<i>Olivia Scélo   Il faut qu'une porte. ....</i>	<i>31</i>
<i>Christine Eschenbrenner   De l'une à l'autre.....</i>	<i>33</i>
<i>Piero Cohen Hadria   toutes ou presque .....</i>	<i>35</i>
<i>Solange Vissac   De seuil en seuil.....</i>	<i>39</i>
<i>Nathalie Holt   Deux portes.....</i>	<i>41</i>
<i>Annick Nay   Portes refermées.....</i>	<i>43</i>
<i>Annick Brabant   Éphémère .....</i>	<i>45</i>
<i>Raymonde Interlegator   l'entre portes .....</i>	<i>46</i>
<i>Jean-Luc Chovelon   Ouvre la porte .....</i>	<i>49</i>
<i>Alexia Monrouzeau   la première porte .....</i>	<i>52</i>
<i>Noëlle Baillon   miniature.....</i>	<i>54</i>

<i>Hélène Boivin   Ouvrir les portes.....</i>	<i>55</i>
<i>Françoise Guillaumond   avec toi !.....</i>	<i>62</i>
<i>Gracia Bejjani   fer blanc.....</i>	<i>64</i>
<i>Monika Espinasse   Sérénité peut-être.....</i>	<i>66</i>
<i>Cécile Bouillot   Énergie étrange.....</i>	<i>68</i>
<i>Michèle Cohen   Pousser la porte.....</i>	<i>70</i>
<i>Aline Chagnon   Portes battantes.....</i>	<i>72</i>
<i>Philippe Sahuc Saüc   Explosions.....</i>	<i>74</i>
<i>Rebecca Armstrong   D'acier et de verre.....</i>	<i>76</i>
<i>Catherine Plée   Moche.....</i>	<i>78</i>
<i>Clarence Massiani   Toute première porte.....</i>	<i>81</i>
<i>Isabelle Charreau   Ce que j'en sais.....</i>	<i>83</i>
<i>Brigitte Célérier   Portes ouvertes.....</i>	<i>84</i>
<i>Jacques de Turenne   portes en désordre.....</i>	<i>86</i>
<i>Marie Moscardini   Passages obligés.....</i>	<i>89</i>
<i>Fabienne Savarit   À la dérobée.....</i>	<i>91</i>
<i>Danièle Godard-Livet   La cité des enfants perdus.....</i>	<i>92</i>
<i>Valérie Mondamert   Fenêtres sur portes.....</i>	<i>94</i>
<i>Tristan Mat   En haut de l'escalier.....</i>	<i>96</i>
<i>Angelo Colella   Construire une porte à ouvrir.....</i>	<i>97</i>
<i>Laurent Peyronnet   Porte à porte.....</i>	<i>99</i>
<i>Pierre Ménard   Ouvrir la porte.....</i>	<i>102</i>
<i>Manon Lafage   La dernière porte du fond.....</i>	<i>105</i>
<i>Laure Humbel   Voir la mer.....</i>	<i>108</i>
<i>Isabelle de Montfort   Porte des yeux clos.....</i>	<i>110</i>
<i>Lisa Diez   Qui s'effacent.....</i>	<i>111</i>
<i>Cécile Marmonnier   portes battantes.....</i>	<i>112</i>
<i>Karl Dubost   Endormir la nuit.....</i>	<i>114</i>
<i>Anne Dejardin   Voix Sézanne.....</i>	<i>116</i>
<i>Juliette Derimay   La poignée en porcelaine ronde.....</i>	<i>119</i>

<i>Ahn Mat   Apaiser ma faim .....</i>	<i>121</i>
<i>Isabelle Ly   Galaxies .....</i>	<i>123</i>
<i>Caroline Diaz   Air marin.....</i>	<i>124</i>
<i>Antoine Hégairre   Métal verre opaque.....</i>	<i>126</i>
<i>Catherine Koeckx   Demi-lune .....</i>	<i>127</i>
<i>Véronique Müller   Les portes (la fabrique des rêves).....</i>	<i>129</i>
<i>Laurette Andersen   De la sensualité des portes.....</i>	<i>134</i>
<i>Laurent Stratos   porte à porte .....</i>	<i>138</i>



porte silence

ni ouvre, ni ne mène

huis clos des bouches

Réduction. Ce qui tombe. Ce qui reste. 109 à 7. Peut-être 6. Mais 7. Parce que 7. Juste cela. Rien d'autre. Une idée de peu. Ce qui survit. L'essentiel, s'il y a essentiel. Ce qui s'efface, ce qui résiste, ce qui insiste. Un chiffre, une vibration, une superstition. Peu importe. Le nom change. *Le texte et la faille*. Un écho d'avant. *La toile et le roc*. Thomas Wolfe. Quelque part. Longtemps. Pourquoi ce titre ? Rien à voir. Ou tout. Un retour d'écho. Une résurgence. Un reste de quelque chose. Écrire ici. Juste écrire. Pas d'importance. Le style ne compte pas. Une excuse. Ou un fait. L'écriture suit le carnet. Elle hésite. Elle s'arrête. Elle reprend. Elle contourne. Comme l'eau. En apparence directe. Mais non. Jamais directe. Toujours en travers. En biais. Comme la pensée. Comme le temps. Comme la fatigue. Comme la peur. Comme l'attente. Comme le vide qui se creuse. Comme l'air qui se raréfie. Reçu ce matin. Un texte. Beckett. *Pour finir encore*. Finir. Encore. Finir encore. Finir de tuer. Quelque chose. Un mensonge peut-être. Probablement. Certainement. On ne tue que le mensonge. Après ? Après il reste. Une feuille. Fine. Cigarette. Un presque rien. Une brèche. À traverser. À deviner. À tracer. Existe-t-elle ? La porte ? Déjà là ? Comme un monolithe ? Ou la dessiner. Une ligne. Un passage. Un trou. Un détour. Un effacement. Un espace blanc. Un pli du temps. Un par personne. Des milliards de portes. Aucune porte. Les portes sont des leurres. Des illusions. On pense sortir. On tourne en rond. On tourne en nous-mêmes. Un labyrinthe sans fin. Un corridor étroit. Un mur qui recule. Une ombre qui avance. Un espace qui s'amenuise. Marcher. Tourner la tête. Fixer un point. L'arbre. Ou rien. Rien, c'est un peu quelque chose.

Un vestige. Une empreinte. Une absence. Le jour s'efface. Nuit noire. Ou lune. Ou étoiles. Ou rien. Recommencer. Attendre. Rien. Recommencer encore. Insister. Laisser venir. Puis effacer. Écrire n'a pas d'importance. Répéter cette phrase. Pour y croire. Pour s'en convaincre. Pour s'y accrocher. Un rituel. Un schnaps. Un rhum. Un instant de vertige. Un souffle court. Juste avant. Remonter. Tranchée. Boue. Ruines. Effondrement. Voir les pensées s'éparpiller. Comme des corps. Têtes. Membres. Viscères. Débris. Éclats. Là-bas. Ligne d'horizon. Fine. Papier à cigarette. Presque invisible. Aller. Quelque part. N'importe où. Prendre ce prétexte. Sinon rien. Sinon sécher. Se figer. Se taire. Rester. Inerte. Statufié. Mort déjà. Mort en suspension. En veille. En latence. En attente de quelque chose qui ne viendra pas. Le corps fixe. Ou presque. Assis. Dos droit. Devant la fenêtre. Même heure. Tous les jours. La lumière décline. Le noir gagne. Les yeux regardent. Ou non. Peu importe. Tout semble immobile. Mais non. Tout tremble. De partout. Presque rien. Mais tout. Les mains. Le torse. Les jambes. Comme un vieux dieu éteint. Comme une statue usée. Comme une épave. Lente respiration. Lente expiration. Lent tremblement. Frémissement continu. Les yeux s'ouvrent. Se ferment. Se rouvrent. Lentement. Inutilement. Inconsciemment. Fixer l'arbre. Le hêtre. Là, au fond. Ombre plus dense que l'ombre. Regarder. Ne pas voir. Attendre qu'il disparaisse. Ombre qui s'efface. Ombre qui insiste. Ombre qui revient. Comme si l'arbre, un jour, devait s'en aller. Comme si tout devait disparaître. Comme si rien ne devait jamais durer. Mais non. Rien ne s'en va. Rien ne disparaît vraiment. C'est autre chose qui bouge. En nous.



Quelque chose de vague. Indéfinissable. Insistant. Pesant. Un poids léger. Une absence pesante. Un vide qui occupe tout. Un murmure incessant. Un écho sans source. Les mains lâchent les accoudoirs. Tremblent. L'une se lève. Lentement. S'arrête. Hésite. Frémissement à peine perceptible. Comme si une autre force retenait. Involontaire. Presque mécanique. Mi-ouvert. Mi-fermé. Un mouvement sans décision. Une attente. Un suspend. Le vide entre l'un et l'autre. Une hésitation qui dure, s'étire, se fige. Une main suspendue dans l'air, une question sans réponse. Une réponse qui n'a jamais été posée. Une attente sans attente. Un doute sans objet. La tête suit. Penche en avant. S'appuie sur la main. Tête en main. Fixation. Les doigts pressent à peine. Un point sur la pommette. Un autre sur l'orbite. Rien d'autre. Pourtant, une pression infime. Un appui nécessaire, comme une tentative de retenir, de fixer. D'arrêter quelque chose. De capter un instant. Contact à peine réel. Sensation diffuse. Comme si le toucher ne confirmait rien. Comme si le toucher ne prouvait rien. Une peau contre une autre, et pourtant, rien. Juste une impression, un écho de sensation. Une illusion. Une trace. Le jour tombe. Le noir monte. Le silence aussi. Le silence surtout. Tout immobile. Tout en suspens. Tout tremblement. Tout vacille. L'attente s'étire, se dilate, devient tangible. Chaque instant prêt à se dissoudre. Chaque battement, une retenue. Chaque souffle, une perte. Tremblement léger, discret, mais constant. Comme un murmure à l'intérieur du corps. Une onde qui ne cesse de revenir. Plus forte. Plus insistante. Plus lancinante. Silence. Mouvement arrêté. Temps suspendu. Un dernier frémissement. Puis plus rien. Rien encore. Rien toujours. Rien à suivre. Rien qui attende. Rien qui advienne.

*(Note. En plein travail de réduction de têtes sur un groupe de mots ( De 109 mots-clés, passé à 7). la proposition tombe à pic. ( D'ailleurs si on remarque, tout tombe à pic ). Phagocyté aussitôt le mouvement pour répondre. Les contraintes : que ça colle à une nécessité du moment, écrire au moins 800 mots. L'urgence.)*

À Vaison la porte d'entrée de sa maison est restée béante laissant passer fleuve et rivières. Lit, placard et maison de Barbie restent immobiles dans la boue stagnante. La décrue arrive le désastre émerge alors qu'un soleil éclatant inonde de lumière les restes du cataclysme. Plus de colère pour claquer la porte de la chambre aux huisseries engluées. C'était pitié et tristesse à cœur ouvert. Maison fermée sous scellées un pas devant l'autre elle est accompagnée dignement jusqu'aux portières du train qui se referment dans un claquement d'une violence inouïe. Puis c'est un long voyage qui enfile les pays et les paysages jusqu'à la grisaille parisienne. Une autre main aux ongles presque crochus la tire jusqu'à la gigantesque porte de la gare surmontée d'une horloge aux aiguilles disciplinées. Puis c'est encore les portes du métro au bruit métallique qui l'enferment dans le silence. Pas un mot, pour dire l'avant et puis un peu d'après, histoires d'espoir. Rien. Tourniquet, courant d'air, pollution, escalier, goudron, tête baissée, elle se laisse tirer jusqu'au seuil d'un immeuble ancien aux lourds vantaux de bois sculptés. Eux aussi se referment sur un petit claquement sec et définitif. Elle sait après ça plus de retour possible dans le monde d'avant. D'un tour de clé on l'a fait entrer dans un appartement en noir et blanc puis dans ce qu' on lui présente comme son coin. Une sorte de cellule étroite lit tablette étagère fenêtre sur cour sombre. Demain c'est la porte du collège, dormir, réveil à 7h00. Épuisée, paupières refermées, pensées cadenassées.

On sort de la voiture et on entre. La porte s'ouvre toute seule. Elle détecte. L'objet a cette forme d'intelligence de s'ouvrir à notre approche. C'est pour ne pas poser les mains sur la surface vitrée. C'est pour ne pas toucher. On entre et on marche dans l'odeur de détergent et d'éther, de javel qui prend à la gorge. On passe une enfilade de couloirs et de sas. On prend l'ascenseur — ou est-ce monte-charge — qui lui aussi s'ouvre et se ferme seul puis nous fait grimper au troisième étage. On tourne à gauche et on longe encore un couloir. C'est cette porte-là. Cette porte dont il faut actionner la poignée. Celle-là ne s'ouvre pas seule. Celle-là il faut le vouloir pour l'ouvrir. Il faut décider d'entrer ou y être incité voire forcé. Il faut qu'on nous oblige. Il y a cet homme à l'intérieur. Il est allongé et immobile sur le lit. On t'a dit *hémiplégique*. Il est étendu là sans rien faire. Harnaché et tuyauté. Cloué au lit. Muet mais souriant quand même. Cet homme incapable de bouger. Ne peut ni manger ni parler. Ne peut que respirer. Réduit à vie végétative. Réduit à rien.

La porte est immense une porte cochère mais pour l'enfant une porte de géant que le père pousse sur l'entrée d'un immeuble c'est là qu'on va habiter dit-il en regardant l'enfant qui a l'impression d'entrer dans une grotte secrète. La porte vitrée est toujours ouverte ce qui signifie que la serrure n'est jamais verrouillée mais qu'il faut bien l'ouvrir la porte pour entrer dans la cuisine et il l'ouvre plusieurs fois par jour il y entre en sort comme dans un moulin un jour on le lui a dit c'est pas un moulin il a continué à rentrer à voir au fond la cuisinière à bois à gauche la longue table sur laquelle toujours une bouteille de rouge avec dessus un verre renversé en guise de bouchon à droite de la cuisinière le vaisselier et au mur le garde-manger où se gardaient derrière le grillage serré les fromages et le saucisson à l'abri des mouches. Il a dû longtemps se hisser sur la pointe des pieds pour atteindre la poignée puis plus et alors il entra dans la chambre quand il voulait s'asseyait sur le grand lit prenait les magazines sur la table de nuit et lisait seul sans que personne ne sache qu'il savait lire ni ses parents si les bonnes sœurs à l'école. La porte se pousse de dessous arrivé en haut des escaliers dont on gravit les dernières marche le bras levé au-dessus de la tête main à plat sur la porte de la trappe qu'il faut retenir puis rabattre une fois entré dans la pièce à la cheminée devant l'évier en pierre. Pour entrer il fallait frapper en utilisant le heurtoir alors une petite trappe grillagée s'ouvrait à hauteur de visage puis la porte si votre tête convenait vous entriez alors dans une vaste salle enfumée bruyante et sombre joyeuse rythmée de rires et d'interpellations d'éclats de voix enjoués avec au bar des grappes de

noceurs et de noceuses qui ne jetaient pas un regard sur vous à votre arrivée. Dans la porte en bois tu glisses la longue clé à gorge que tu portes autour du cou au collègue et tu entends les pattes de la chienne sur le parquet qui arrive en cavalant depuis le fond du couloir tu ouvres la porte de ta chambre la première à gauche en entrant la seule dont la porte reste fermée car c'est toi qui la fermes la chienne te saute dessus en remuant le cul tu balances ta bogue sur le lit et tu vas au bout du couloir passant devant le salon la chambre des parents celles des frères et sœur aux portes toujours ouvertes jusqu'à la cuisine où l'horloge digitale du four clignote depuis des mois et clignotera longtemps encore tu ouvres un placard prends une tablette de chocolat et reviens dans ta chambre en courant dans le couloir pour amuser la chienne. La porte s'ouvre tout à fait lentement l'air de la pièce est froid comme le corps qui y repose entouré de bougies et de fleurs on pourrait dire qu'il trône devant la cheminée large au foyer mort.

*Codicille: quelques portes sont apparues que je n'avais jamais vues d'autres que j'avais oubliées*

Presque le soir sans doute porte à demi ouverte porte de la chambre des parents mais rien n'est ordinaire ce jour-là il y a du monde dans la pièce une seule fenêtre avec voilages tirés la morte la petite morte est couchée sous le drap blanc elle est montée au ciel c'est la première porte poussée de ma vie rien que pleurs supports à ma mémoire parce que c'est un fait voilà ça a bien commencé comme ça. Autre porte soudainement dessinée dans le mur au milieu des motifs désuets de la tapisserie violette dont la poignée résiste il faut pousser fort trouver le bon mouvement du poignet accompagné d'une poussée du genou pour débloquer le battant du chambranle et découvrir derrière une sorte d'endroit sombre et sauvage avec comme un grouillement dans le sol terreux où l'on sent que la nature pourrait à nouveau jaillir prendre possession du bâtiment tout recouvrir c'est comme une sensation de terre puissante. Et puis une autre porte sans poignée qu'on croirait entièrement tissée de matières végétales dissimulée dans l'obscurité un peu comme la porte d'un temple qu'on hésite à emprunter tant elle est ancienne et peut-être bien que son seuil est instable ou maudit la franchir pourtant marcher vers la seule lumière vacillante d'une lanterne posée sur une table ou un autel et cette lumière faible et incertaine qui encourage et guide mon voyage. Autre porte de grandes dimensions avec de l'autre côté lumière aveuglante en provenance d'une large baie vitrée qui donnerait sur la mer pas de doute c'est une lumière qui dans l'heure de midi éblouit les gens de la famille réunis à table comme dans un tableau de maître leurs gestes suspendus et expressions de leurs visages impossibles à

saisir. Une porte de service à l'arrière idéale pour s'échapper sans savoir qui est là ou qui manque à l'appel. Une autre dissimulée en arrière d'un lourd rideau donnant sur une cage d'escalier qui sent la cuisine et l'humidité on dirait un lieu très ancien aussi mais il n'y a personne il n'y a pas de cris pas de bruits. Une autre confondue dans le mur pas de loquet pas de serrure il suffit de la remarquer et de la pousser simplement avec l'épaule afin d'accéder à la galerie où se réfugient les corps qui ne tiennent pas en place parce qu'ils sont maudits indésirés voire dérangeants et là pas d'autre issue on ne peut que la poursuivre jusqu'au bout. Une autre encore qui donne sur une corniche en plancher qui fait le tour de l'étage et propose différentes portes qui ouvrent sur des chambres occupées par des invités rassemblés pour la circonstance sans doute un mariage en grande pompe et tout va s'agiter longtemps jusqu'à pas d'heure puis grand calme abattu sur une courte nuit les rires dans la cursive. Encore une autre celle que je préfère qui a une odeur de jardin et qui permet d'accéder à d'autres espaces plus fluides plus aériens. Ainsi de suite.



Le mouvement de la rue dans le dos derrière la porte vitrée le bruit collé à la porte au cadre en bois le bruit contre les moulures baguette autour de la vitre par là-dedans le mouvement de corps devant le mouvement de la rue derrière. La main sur la porte entrouverte le pied droit devant derrière le pied gauche entendre la pressurisation de la machine à café devant les fins de phrases en allemand derrière le froid de la rue devant le métal rutilant de la machine à café devant. Toujours là à droite à coté les plantes vertes là à gauche les silhouettes devant *Hallo hallo* toujours ce mouvement. Derrière la rue le bruit derriere là devant le pschitt là devant la dépressurisation voir le nuage de vapeur devant à coté devant toujours la serveuse souriante. Toujours à droite en bas la main sur la porte poussée le mouvement tout droit du bras la porte vitrée devant le bras qui pousse la fermer. Là le bruit derrière le silence et la vitre devant sur la rue le demi-tour là se retourner devant toujours là le bar. Là devant la serveuse à coté là la collègue à la caisse les gens assis là face à face à gauche les long manteaux bleus sur le dossier des chaises hautes là derrière la pièce annexe. Derrière le souffle de la machine à café et le bruit des conversations comme un ronronnement rythmée une machine à vapeur. Là toujours derrière le bar faire un deux trois quatre pas *eine dopelter Espresso mit wasser eine americano ja danke* la serveuse *wollen Sie eine brew you can try a sample here okay* saisir de la main le verre tourner le buste là vers la droite remonter le verre au nez l'odeur dans les narines la tasse aux lèvres un goût onctueux *okay eine brew bitte und eine Glasswasser* passer la carte là en bas un bip là en

bas pousser mon port feuille dans le sac à dos devant. Derrière mon dos une grande fontaine une grand bonbonne à eau en verre là en bas un petit robinet en métal argenté sur un ameublement en bois des verres sur un plateau là au-dessus des verres sous et au dessus une plante aux grandes feuilles vertes couvrant. L'action d'un pas deux pas tendre le bras saisir un verre de la main droite lever puis tourner de la main gauche le robinet en plastique argenté pas de métal ici là regarder le verre se remplir pivoter la main vers la gauche jusqu'au blocage là la fermeture. Immobile la pièce annexe remplie d'un silence aux premiers pas la table vide et les chaises. Les deux jeunes femmes là devant à droite dans la pièce annexe à droite devant la grande table en bois devant moi les chaises en bois clair. Les jeunes femmes assises dans l'embrassure de la baie vitrée la parole de l'une là des paroles en allemand une histoire là devant et les expressions phatiques de l'autre là devant proche de la fenêtre avec de la buée aux bords autour. Devant les anecdotes allemandes ponctuées de périphrases anglaises à droite les chuchotements en français un couple là dans l'oreille gauche de l'allemand une voix d'homme un monsieur puis une voix de femme tintements de cuillères là derrière. Le café dans la tasse de céramique brunes tasse brune dans ma main droite entre le pouce le majeur l'annulaire là la tasse brune avec des traces noires et oranges le verre d'eau bas le bonnet de laine plié en une bande ici proche du cahier noir ici encore le signet serpente à gauche tout les objets devant sur la table de bois clair. L'atmosphère marquée par une activité lever la tête les filles des bonnets en laine sur la

tête la discussion un échange de questions et de réponses ici encore chacune parle deux ou trois secondes. Là la lumière du ciel bleu éclaire la pièce ici le clic et le dé clic de la souris la fille brune en face de la table un pull en laine jaune là des oreillettes blanches en bas le grincement des pieds de la chaise sur le sol en bois en bas toujours le frottement d'une toile de tissu plastique là en bas sous la table le crissement d'un câble tiré le bruit de branchement le bip d'une mise en charge le dé clic d'un déverrouillage de portable là devant en face. Le silence et l'immobilité du jeune homme français et de la jeune femme allemande saisir d'un regard lui sur le fauteuil pleinement enfoncé les jambes écartées les pieds à plat sur le sol la tête en arrière les mains assemblées sur l'entrejambe les doigts ouverts les yeux fermés. La jeune femme allemande bilingue française toute autour de ses mains assemblées portable entre les doigts les yeux figés mutiques inexpressifs. L'activité et le bruit de la rue la porte ouverte écouter les femmes parlant en sortant. L'ambiance musicale de la pièce calme gratter le papier du stylo la ligne bleue sur la feuille jaune recouvert par le tintement de la cuillère là derrière toujours une des personnes du couple allemand derrière. Autour la musique à droite les plantes vertes plus hautes que les reproductions de lampes industrielles là avec des ampoules incandescentes posées là encore sur le bar minimaliste derrière une rangée de chaises hautes noires aux assises en coton noir. La musique house des beats réguliers toujours et encore l'ambiance et les plantes vertes le mur végétalisé la bande blanche d'un bac d'un mètre compter une deux trois quatre cinq six sept au moins sept espèces de plantes estimer plus de 10 ou 15 plantes différentes avec des tailles et des formes diverses. La zippette d'un sac descendue ou montée suivre

l'échange entre une voix de fille, une voix d'homme et la bruit de la porte se refermant sur un silence assis il ne bouge pas une respiration nasale. Remarquer une nouvelle chanson la lumière d'un ciel bleu ici le beau temps les quatre spots au plafond la lumière de la table d'un bois huilé naturel l'ombre sombre de ma tasse vide un brew sombre aussi mais aussi bon plus loin les ombres translucides d'un verre transparent sur la table un cercle et des ellipses concentriques partageant un point d'origine à la base du verre comme des ailes de papillons l'ombre opaque dense elle d'un bonnet regarder de plus prêt et voir les lignes du bois et les nœuds bruns couvertes descendre les yeux et voir les contours du cahier sombres et fins. L'attention autour du grattement du stylo voir l'ombre de la main sur la feuille sentir sa tête penchée du côté gauche son épaule droite affaissée la table du bras gauche du coude jusqu'à la main. Nouvelle page les pages jaunes aux lignes noires du cahier à la couverture noire voir le signet posé sur la table serpentant vers la gauche. Une nouvelle voix d'une fille devant sa tête le silence sa parole les écouteurs blancs un silence un fantôme regard vers le PC sur la table partagé un flot de parole plus fort la sympathie dans la voix un ton doux calme voir la fille prendre une gorgée de café la tasse tenue entre les deux mains les épaules relevées les oreillettes blanches. Penser à Ernst Bloch l'Angoisse de l'Ingénieur penser aux fantômes contemporains. Entendre un clic un rire ja gut. Entre un rire à gorge déployée en regardant le ciel bleu par la fenêtre la tête couverture d'un livre en tête. Finir la dernière gorgée d'un café bu sans attention le rangement

du cahier le capuchon sur le stylo le manteau le sac  
pousser la chaise d'un plat de la main sur le dossier  
regarder la table la chaise disposée comme à l'arrivée.  
Amener la tasse et le verre tenu d'un main au bar dans la  
pièce principale. A l'entrée de la porte la femme  
allemande sort et l'homme français immobile là encore  
tient la porte ouverte le voir nous regarder ainsi là saisir  
l'invitation hocher la tête remercier. ~~Les quelques  
marches de carrelage gris toujours là comme avant le  
bitume plus sombre de la rue ombragée la bise du froid  
sur les joues en face à des bâtiments ensoleillés couleur  
terre de Sienne.~~

*Codicille : Dans un café du quartier de la vieille ville de Freiburg en Allemagne. Je lis le texte de Beckett en tire quelques principes et écris. Ne pas utiliser de ponctuation sauf le point. Ecrire un bloc. Rendre chaque phrase indépendante des autres. Moduler le rythme de la lecture par l'usage de certains mots. Réapprécier sans cesse la situation, la pièce, les gens, les objets, les positions corporelles, le son, la lumière, les odeurs... J'écris au stylo. A la réécriture, j'intègre l'entrée, la sortie au texte original. La dernière phrase ne respectant pas la règle du Boost #2, qui était d'entrer sans cesse dans des pièces, elle est barrée.*

J'ouvre la porte d'entrée et j'entre dans l'auto. J'ouvre la porte du garage et j'entre et je monte dans l'auto. J'ouvre la porte au fond du couloir et j'entre dans le garage. J'ouvre la porte de l'escalier et j'allume et je descends au sous-sol et j'ouvre la portière et je monte dans l'auto. Je pose la main sur la poignée et le doigt sur l'interrupteur et le pied sur le ciment et je referme et j'avance et je contourne l'auto et j'ouvre. J'ouvre. J'ouvre et j'entre. J'enjambe le seuil et je ne marche pas sur la barre de seuil et je ne pose pas le pied sur la barre de seuil et je ne fais pas craquer le seuil et j'entre en silence. J'ouvre la porte d'entrée et l'air entre et je passe la portière dans l'auto. J'ouvre la portière et je tombe dans l'auto. Et je me laisse tomber. Et le cliquetis de la clé dans la serrure et le claquement simultané des portières déverrouillées. J'ouvre et passe dans l'auto. Et le froid monte du sol carrelé. J'entre dans le garage j'en ouvre la porte et le jour se profile au sol dallé moucheté. J'ouvre et j'entre. J'entre et tombe. J'ouvre et vois le jour entrer avec moi. Et les grains de sable et les feuilles mortes courent sur le ciment granuleux anti-dérapant peint. J'entends en descendant le sous-sol résonner à mon entrée réagir à ma descente. J'ouvre la porte d'entrée et le séjour bascule et je me retrouve sur le carrelage. Je referme la porte et d'entrée je m'étale sur le carrelage. J'ouvre le hayon et j'enjambe. J'ouvre et j'entre. J'entre et tombe. J'entre j'enjambe. Et je me replie et referme. Et je claque derrière moi. J'entre j'enjambe l'entrée il y a un trou dans l'entrée.

Et je claque sur moi. J'entre et j'ai un trou. J'ai un trou j'y entre. Et se referme sur moi. Je pose la main sur la poignée et ça s'arrête là et j'entre. J'entre dans le noir et avance. J'avance et le noir recule et. Bruit et vibre et palpite et pulse et respire et. J'entre et j'ai un mouvement de recul. Je pose la main sur la poignée et j'appuie et j'entre et ça s'arrête là. Monte et descend et. Je tire la porte vers moi je passe la porte et je referme derrière et. Ça s'arrête là. Je suis entre l'auto et le mur je suis le mur le long de l'auto je suis entre porte et portière je suis. Et j'entre dans le silence. Et j'entre dans la résonance dans le noir. J'entre dans le silence et dans la résonance et dans l'insonorisation de l'habitacle et du coffre et de la caisse et du conteneur et je me retrouve. J'ouvre et me retrouve. Et m'assieds dans l'insonorisation dans la clôture dans le moelleux dans la profondeur de l'habitacle. Et tombe en position assise dans l'habitacle la condamnation. J'ouvre les portes et je monte et je recule. Je recule en montée dans la descente de sous-sol. Je remonte en reculant la descente du sous-sol et je stoppe et j'attends. Je boucle la ceinture et l'auto vibre et fume et j'attends. Et dans les vibrations et la fumée et le pied sur le frein j'attends. J'ouvre et je mets un pied et les fesses et l'autre et je ferme. J'ouvre la portière et je m'installe et claque la portière et mets le contact et démarre à 20km/h les portes se verrouillent. Je double je me rabats. Passé le seuil des 20km/h j'entends claquer. J'entends dans l'accélération et le changement de vitesse autour de moi passé un seuil de vitesse les portes se verrouiller. Je double me rabat. Je pose la main sur la poignée piquetée et dans l'interrupteur crevé le doigt sur le bouton poussoir et le paillason glisse et crispe et je remets du pied le paillason en place et je contourne l'auto et des yeux passe sur cales en bois et taches d'huile et sur les

pneus à clous le jerrycan et l'entonnoir la bassine et le balai de paille de riz à l'air penché tout usé du même côté et. Et je monte à l'arrière de l'auto et. Et je replie les deux côtés de la porte pliante et. Et je fais coulisser la porte coulissante et. Puis je passe devant et je m'assieds côté passager et puis j'ouvre clé en main côté conducteur et je prends le volant et puis j'ouvre la portière arrière et dépose l'enfant dans le siège auto et. Et le bruit significatif de l'obturateur photographique et. Le bruit ancien de l'obturateur photographique et le recul qui vient avec. Et à l'arrière l'enfant côté passager je boucle la ceinture et un bisou et. Puis de même côté conducteur et. Et je m'assieds côté passager et je passe la clé et puis la carte et. J'ouvre le coffre et je monte. Et je déverrouille le couvercle de la poubelle en la renversant et j'entre.

*Je me souviens : d'abord, pour l'absence de virgule et chaque phrase ressentie comme une reprise depuis le début toute d'un souffle, des boucles de Christophe Fiat — qu'il ponctuait des distorsions électriques de sa guitare : « parce que le monde est rond » (Le monde rond de Traci Lords) ; ensuite enchaînés de ses 15 Fragments de la dernière journée de Lady Diana Spencer (publiés dans le même volume Ladies in the dark, Al Dante, 2001) ; puis, via les prescriptions, ou intimations de la sécurité routière, et pour sa conjugaison au quotidien de la première personne — jusqu'à en devenir une troisième singulièrement indéfinie —, de Nicolas Pages, Je mange un œuf, ECAL, 1997, Balland, 1999.*



**Pousser fébrilement** vers le bas la petite poignée de la petite portière en fer rouge du petit camion de pompier. S'engouffrer dans la petite cabine, s'agripper au petit volant avec ses deux petites mains coincées dans des petites moufles en laine bouclée. Donner au grand monsieur à moustache un petit ticket rose ou vert et sentir soudain sous ses petits pieds qu'on roule, ou que ça roule, c'est pareil. Alors disparaître à ses yeux à elle. Un petit tour et réapparaître. Ou c'est elle qui disparaît et qui un petit tour plus tard réapparaît. C'est pareil. Pour elle et sa mère. Un jeu de *Fort-Da* dans le grand manège de la vie à laquelle la petite s'initie. Dans une rutilante petite voiture rouge avec une grande échelle sur le toit. Pour aller sauver qui sauver quoi. Déjà.

**Ouvrir délicatement** la petite porte en bois sculptée qui sent l'encens et les bénédictions pour ne pas déranger le silence qui résonne. La refermer comme on est arrivé et s'asseoir sur le fragile banc élimé. S'enfermer si petit déjà dans le mensonge. Découvrir par la grâce ou à cause des confessions du vendredi religieusement organisées qu'on peut dire qu'on a volé des bonbons à la boulangerie même si c'est pas vrai même si on n'oserait jamais, même si on n'aime pas les bonbons de la boulangerie. Gagner le droit d'être bizarrement pardonné. Sortir d'ici après avoir genoux à terre chuchoté à l'oreille d'on ne sait qui deux *ave* et trois *pater*. Ne plus se pardonner qu'à soi-même. Peut-être.

**Pousser violemment** et de toutes ses forces la porte du rez de chaussée première à droite en entrant facile à trouver avant qu'il ne l'empêche de pénétrer. Passer par

un couloir noir pour accéder à la cuisine grandes baies vitrées plein soleil ce jour-là. Se planter là avec dans un poing fermé une rage folle de cogner et dans l'autre fermement serré un couteau. Il s'affole, bredouille des mots vaincus d'avance. Elle hurle une question sans point d'interrogation. Qu'est que tu as fait. Tu es un monstre. Livide il tente de s'approcher elle brandit l'arme blanche. Elle s'était réveillée ce matin avec cette obsédante injonction il serait bien d'en finir avec sa vie à lui. Ils sont maintenant l'un en face de l'autre. Le téléphone sonne il a le temps de décrocher et de faire passer l'information. Le tragique le fatidique n'est pas loin. Témoin inattendu pas prévu pas bien venu. Elle renonce plante le couteau dans un morceau de pain qui traîne sur la table pas débarrassée de la veille ou de bien des jours avant. Elle s'enfuit. Elle a sauvé sa peau une étiquette de criminelle qui aurait été prestement jugée et condamnée à l'enfermement. *Si le délinquant a tué alors qu'il était en proie à une émotion violente que les circonstances rendaient excusable ou qu'il était au moment de l'acte dans un état de profond désarroi il sera puni d'une peine privative de liberté d'un à dix ans* dixit le Code pénal suisse. Une porte franchie sous une pulsion de justice à faire soi-même vite fait bien fait qui l'aurait privée des éclats de joie de la vie quand même. Lui plus tard incarcéré entre de solides barreaux puis retour à l'air libre aussitôt envahi d'un mal rongeur jusqu'au dernier des petits os d'un corps vengeur. Clap de fin. Porte à jamais refermée.

**Trente-six portes.** Toutes fermées sauf une. La première est une porte en bois bleu électrique et l'encadrure en

lattes aigue-marine. Bord de mer peut-être. La troisième est comme ces portes de salle de cinéma à double battants avec deux hublots ovales la couleur est criarde d'un jaune insolent. Entrée des artistes peut-être. La sixième est gothique entourée de pierres sales. Monastère abandonné peut-être. Une autre est tout en hauteur, cernée de bois peint d'une couleur défraîchie un drapeau américain collé sur la grande vitre longitudinale et de chaque côté des vitrines masquées par des volets à lamelles délabrés. Une boutique abandonnée dans le quartier de Lower Ninth Ward après l'ouragan de 2015 en Louisiane peut-être. Une autre encore est un morceau de contreplaqué recouvert de graffitis comme l'encadrement en béton décoré de mille couleurs. Un squat évacué de combien de migrants déboussolés peut-être. C'est une affiche quarante de large par soixante-dix de haut six lignes ou six colonnes six photographies de portes par ligne ou par colonne. La dernière en bas à droite est une porte couleur brou de noix très finement sculptée à sa base et au fronton et dont un des deux battants s'ouvre sur le sable la mer et un ciel blanc bleu azurin. Une des dernières vieilles maisons de Sidi Abed face à l'océan peut-être. Une affiche encadrée et accrochée dans une salle d'attente. Attente utile avant chaque séance dans le cabinet d'une psychologue pratiquant l'hypnose ericksonnienne. Trente-six images de portes offertes vers des ailleurs imaginables pour s'ouvrir de l'intérieur au monde à tous les mondes et s'avancer vers le seuil de sa propre liberté. Peut-être.

Rêver d'une maison sans portes à ouvrir ni fenêtres à fermer. Rêver d'une planète sans frontières à traverser à se disputer à incessamment et sanglantement redessiner sur la carte d'un monde écartelé. Un jour. Peut-être.

*Et [codicille](#).*

Une porte de bois ancien écaillé de pluie avec en guise de poignée un octogone de fer qui pivote et qu'il vous faut tourner pour déclencher l'ouverture vers un minuscule entre deux. Une porte peinte en blanc la moitié supérieure faite d'un verre dépoli avec des petites alvéoles à poussière et chiures de mouches et une poignée en aluminium terne qui glisse entre les doigts au moment de l'abaisser et d'ouvrir sur six marches d'escalier. Une porte dans le noir bouton de la lumière perdu une porte épaisse pas de sonnette cogner ses phalanges pour qu'on vienne vous ouvrir et voir la large pièce avec la cuisine en contrebas. Une porte de fer et de verre pas de clef pas de code juste de l'enfance et des allées venues pour oublier l'intérieur trop bien rangé. Une porte légère qui s'ouvre d'un petit coup d'épaule sur des étagères. Une porte de plastique avec une âme de métal un plastique couleur blanche comme les volets et le garage un blanc difficile à maintenir sur l'étroit d'un couloir frais. Une porte banale parmi des portes alignées avec une lettre ou un nombre qui change et distingue une chambre d'une autre chambre identique. Une porte premier prix redécoupée à la taille unique d'un ancien passage hors norme peinte en bleu et redevenue blanche des complications pour un cagibi. Une porte dans le mur qui coulisse et se plie en deux sur un petit cabinet de toilette. Une porte ouvre le trou noir d'une cave la porte en guise de frontière. Une porte et déjà une autre porte les gestes enchaînés pour entrer dos à la pièce. La porte poignée tenue baissée pour pousser de tout le corps la masse rétive au mouvement et mettre un pied dedans.

Une porte banale poussée sans réfléchir ou ouverte par quelqu'un d'autre avec derrière une rencontre.

*Codicille : des portes, des vraies, celles qu'on poussera encore et les autres, voyage temporel à l'abord du souvenir, bon ou mauvais, comme juste frôler.*

D'une porte lourde ancienne bois massif panneaux sculptés bouton de porte en chêne doré à motif d'escargot. D'ouverture-fermeture retenue. Du grincement, du dévoilement obligé et pointe de bouton menaçant de tomber. Coup sec nécessaire donc. S'ouvre une fois. De plan fixe au sol. Du plancher lattes cirées glissantes vers point de fuite. De fenêtre vers champ de tournesols infini dans soleil d'été. D'ouverture possible vers extérieur. D'une porte lourde toujours ancienne encore pas d'isoplane d'aggloméré de contreplaqué. Du beau sapin veiné ou du chêne massif. De bouton laiton porcelaine fer noir ou bois noyer ou mieux encore bouton à manivelle et cercles concentriques hypnotiques. S'ouvre avec clac clac caractéristique deux fois. De portes qui claquent à grand fracas donc. De plan large chambre encombrée. Détail sur porte refermée avec difficulté du bouton mal fixé dans tige. Plan large d'hésitation vers pièce encombrée chaise de bureau vide et montagne de livres. Tentative encore de fuir vers extérieur jardin avec cognassier du Japon en fleurs roses et mimosa jaune au loin. Hors champs flouté nécessairement. Gros plan sur regard noyé dans écran noir d'ordinateur. D'une porte toujours pareille ancienne et mal boutonnée. De bouton rond plus que laiton bois sombre comme œil unique. D'une porte passage du temps corne ou ivoire ancienne surtout et bouton rond en forme d'œil absolument. D'une vieille porte difficile à fermer. D'une porte difficile. D'une ouverture de porte difficile. De la question des portes fermées. De la question des portes ouvertes. D'un mouvement incessant de porte ouverte fermée ouverte fermée ouverte fermée etc. Du courant d'air mal

supporté du froid qui attrape dans courant d'air de porte ouverte. Du plan accéléré de porte ouverte fermée ouverte fermée ouverte fermée etc. pour saisir courant d'air qui porte froid. Du mouvement accéléré encore et du grincement et de tempête de porte et du claquement tremblement de maison. D'un interdit des portes. D'une sortie finalement via fenêtre mais vers cour intérieure.

*Codicille : question de savoir si une porte doit rester ouverte ou fermée non résolue mais amour des portes anciennes sûr.*



La géante de vieux chêne qu'on pousse après les marches du perron révèle le couloir aux losanges froids, épousé par un coffre à jouets long et massif au couvercle si lourd, du même bois que la porte. D'elle oubliée surgit à présent juste une impression, comme un livre debout : dans l'angle, le lit donne sur la fenêtre, laquelle s'ouvre sur la page du chien qui se transforme en loup et s'échappe dans le domaine magnifique où il est abattu. Au bout de l'autre couloir aux sons assourdis par le long tapis, à Reims, chez mamie qui comprend presque tout, la porte du fond ne ferme pas et le serin chante dans sa cage. Après déménagement, celle des Granges en bas fait penser à la porte d'une serre avec verrière et géraniums paternels : on entre sans transition par la cuisine, offrant sur la gauche une cuisinière à mazout, l'odeur du fuel qui flotte pendant le petit déjeuner, les cercles de la cuisinière, avant le départ vers l'école puis vers le lycée comme s'il fallait échapper au retard, fuir quelque chose. Celle du premier étage, à gauche après l'armoire qui plombe l'espace et amortit le moment où il faut tourner la poignée sans faire de bruit quand on rentre tard dans le noir après les vertiges adolescents et que la porte juste après est celle de la chambre des parents. Porte de l'écuyer, en bas, dans son écrin de pierres, prenant la chaleur avec toi appuyée contre elle qui fait semblant d'être fermée pour mieux s'ouvrir sur le bel escalier aventureux, et sur la salle lambrissée, concentrée autour de la cheminée rayonnante. Vient un portillon qui barre le passage mais on entre dans le jardin en passant par la brèche et c'est là que le poète vient voir qui joue de la musique dehors en pleine nuit avant de t'introduire par

la grande porte de sa maison dans laquelle tout de suite, tu embrasses du regard la vaste salle, avec table longue pour accueillir les Transparents, ceux de la route. Celle qu'il ouvre doucement quand tu donnes les trois petits coups rituels et qu'il t'entraîne près de la table de travail où vient de naître l'île nue dans un parfum d'encens, d'eau sauvage et de fibres de coco. S'impose, un jour de larmes, la vieille porte fracassée par un enfant malade qui ne sait plus s'il entre ou sort par le sas aux épis accrochés à côté des trois femmes dessinées de dos, enveloppées dans leurs grands châles. Celle qui l'a remplacée, serrure trois points, vitrée, en bois traité, couleur ocre jaune, qu'on ferme en levant la poignée pour enclencher la sécurité en ayant la possibilité de deviner la personne qui se présente à l'extérieur et se retrouve comme avant au même endroit. Porte de l'étage, comme toutes les autres, bleu vert, avec juste un numéro discret, pour ne pas risquer l'invasion, quand de l'intérieur tu l'ouvres doucement, à ceux qui savent ou devinent, pieds nus dans l'entrée entourée de murs tapissés d'un rouge sombre sur lequel ressortent quelques astres en dentelle de Burano. Porte de la chambre, blanche, portant au recto une affiche de l'exposition Sarah Bernhardt, visage intense de l'embarquement et au verso, le reflet du couchant qui allume aussi les livres, le marouflage Gris de Payne le long du lit, la loupe à main posée sur la lettre tant de fois relue une fois la porte close.

*Codicille : C'est comme avancer en rappel, à l'aveugle au fil de l'avancée, avec au fur et à mesure, la propagation d'une forme et d'un accès dans le même mouvement, le franchissement des frontières, petite ouverture ou suite.*

La première était d'un fer forgé peint de bleu celui qu'on retrouve dans les îles grecques et donnait accès à une cour là se tenait J2 la blanche d'un étage l'escalier à droite montait à la maison au-dessus du garage sur des espèces de pilotis une villa derrière laquelle on voyait au fond des figuiers de barbarie devant un mur blanc au haut duquel avaient été fichés des tessons de bouteilles. La suivante était rue de Mexico en fer forgé tout autant (ce mot « forgé » a quelque chose à voir avec les propriétaires de la maison à A. qui vivaient en face sur le coin opposé de la rue) et donnait dans le petit jardin à droite une fontaine tête de lion un petit filet d'eau toujours tari au fond la remise aux carnets de comptabilité du magasin et à gauche la porte de la cuisine sous les escaliers où pendaient des boutargues. La troisième était noire et de service un escalier montait au deuxième où se trouvait le cabinet du médecin qui était aussi l'oncle de mon père et qui nous vaccinait contre la poliomyélite on s'en allait avec ces maux aux épaules qui ne cessaient pas de deux ou trois jours. C'est sans souvenir de celle du Super-Constellation non plus que de celles de l'aéroport de Nice-Côte d'Azur ou d'Orly mais du bleu nuit de celle arrière de la 403 oui et des vitres où passaient l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois (quel nom bizarre) du café du coin (le Corona qui a changé de nom on n'y voit plus Modiano et son père) et le pont dit Neuf parce qu'il était nouveau et non le carré de trois. Celle de la maison de A. était au 141 et de bois de verre et de fer mais on ne l'empruntait que peu on passait par le garage petite en bois assujettie de gonds à sa voisine qui ne s'ouvrait pas puis quelques autres pans le tout sur un rail qui

permettait l'ouverture et autorisait le passage de la 403 d'abord de la Fiat mille-cinque-cento bleu clair ensuite puis de la station-wagon Peugeot 404 grise puis de la Renault seize bleu clair et enfin du caddy bleu et blanc dont on limait le joint de culasse pour en augmenter la puissance comme on mélangeait au mixte huile et essence un peu de celle de ricin qui pétaradait dans les rues du quartier. Il y avait celle qui menait à la cour et au petit pavillon de deux étages sur l'esplanade la petite porte de service sur le côté droit de la grande noire qui s'ouvrait aux voitures des propriétaires de l'immeuble sur la droite (il y vivait un couturier aux longs cheveux blancs au dernier étage terrasses et vues sur le fleuve – c'était au 7). Celle marron du trente-deux s'ouvrait sur le couloir il y en avait une autre d'aluminium et de verre mais avant celle de la boîte aux lettres dans les beiges où on attendait une carte postale de toi. Ensuite c'était encore au 7 cochère bouton pression groom petit hall mesquin porte vitrée à mi-hauteur dans les verts au premier vivait la proprio pimbêche atrabilaire acariâtre et j'en passe au quatrième madame P. qui me disait il est gentil il ne m'appelle pas mémère on vivait au troisième porte gauche en face une même porte verte deux pièces vides à droite celle des amis qui bientôt mettraient au monde un puis deux enfants. La suivante est au dix-huit dans la rue parallèle non loin du square et de l'église et de l'appartement de l'ami photographe on entre dans un hall sans charme on monte jusqu'au quatrième la porte à droite est chez une vieille dame portugaise et charmante celle de gauche donne directement dans la cuisine sous les toits à droite une chambre où dormira bientôt la

première puis en enfilade la chambre des nouvellement donc parents dans laquelle s'ouvre une petite salle de bain et des toilettes portes blanches comme murs une fenêtre dans chacune des pièces. Le numéro en a disparu l'accès tout autant six mois durant endurer l'imbécile du rez-de-chaussée et l'insomniaque du deuxième un appartement il n'y en a qu'un par palier appartement qui est venu d'une professeure de piano ou quelque chose des démarches à n'en plus finir l'arrivée de la deuxième fille. La porte doublée d'une autre cuir moletons boutons en quinconce bordeaux qui s'ouvre sur le bureau du maire qui nous accueille chaleureusement (comment ce rendez-vous a-t-il été conçu préparé obtenu est une énigme) l'homme est grand de taille nous assure de sa sympathie nous indique qu'en général il lui faut six à huit mois pour obtenir ce que nous cherchons ça devait être avant l'épisode du premier étage et de l'abruti du rez-de-chaussée bières hard rock cuirs bagues tête de mort et tatouages. Au vingt ce sera la dernière elle a été ajoutée arrive à la hauteur du cou fer noir puis une autre fer et verre puis le hall celles des boîtes aux lettres toujours une autre de verre d'acier puis encore une puis celle de l'ascenseur puis à droite d'un mauve vaguement rosé le couloir à droite la cuisine grande où on mange à gauche le salon tout est neuf le gardien indique qu'il a choisi les couleurs des murs des halls et des escaliers on le surnommera le führer on croise souvent des salauds des idiots des mégères plus rarement des gens bien mais en face sur le palier un couple Guinée-Conakry Bénin ou autre quelque chose du genre la femme adorable grande forte riante le type petit buvant de la bière cherchant la bagarre et la trouvant un matin dans la rue les excuses et puis la disparition brutale de cette femme dont je ne connais pas le prénom on l'appelait mama comme ma

mère la sienne et puis les enfants qui aujourd'hui sont partis la porte et son pas usés et d'autres qui naissent et d'autres encore

*ce sont les numéros en lettres ou en chiffres — ce sont les parenthèses — ça aurait pu être des tirets comme des paillassons — il y manque celles innombrables des trains, des avions des autobus et des métros — automatiques ou pas — celles des écoles lycées facultés annexes et bibliothèques lieux de travail, celles que mon amie Maya avait prises pour thème de son dossier d'entrée à la Fémis — celles des maisons des amis, des maisons louées ou des hôtels celles des îles des villes qu'on aime comme celles des maisons de celles et de ceux qu'on aime ou qu'on a aimé.es aussi on passe on franchit le seuil on entre c'est ici*

Sur les cicatrices de l'âme de la porte la main pousse le battant et franchit le seuil de ce qui fut jadis faisant fi des verrous dont les clés se sont égarées. C'est à l'aide du pied puis de l'épaule qu'il faut aider la porte vitale haute et lourde à s'entrebâiller sur un long couloir sombre dont on sait une noirceur encore plus profonde. Une fois que le bouton de laiton est bien en place entre les doigts il suffit de tourner et d'entendre le léger cliquetis occasionné pour mettre au monde l'odeur de parfum de rose qui s'échappe de la chambre. Avant même d'approcher de la porte siffloter chantonner pour annoncer son arrivée afficher la joie d'un sourire et espérer le miroir du sien. D'une extrémité de soi un doigt le bout du pied le sommet du crâne on repousse le portillon aux charnières bien huilées et le ventre de la cabane s'épanche. Sans mot de passe il faut bien pénétrer dans l'antre où l'on restera enfermé durant des années avec face à soi des visages se superposant. La poignée froide de la papeterie abaissée les clochettes ayant retenti le vendeur vêtu de son éternelle blouse grise pouvait nous accueillir de son sourire et les trésors recherchés s'étaler sous les yeux. Une porte automatique serait comme franchir une ligne d'ombre dans un jardin de lumière où l'on pénétrerait un songe. Entrer dans la chambre que l'on a quittée il y a peu et désormais c'est la chambre d'un mort et le sourire que l'on plaquait sur le visage ne sert plus à rien alors on abaisse la poignée et le sol se dérobe sous le corps. Se tenir devant la porte en bois vernie du cinquième étage avec le trousseau de clés nécessaires car la porte de couleur miel est bien cadenassée avec son judas qui fixe juste au-dessus de la

plaque nominative sans un monsieur ou madame accolé aux lettres capitales du nom que je porte qu'il faudra décoller puisque l'appartement sera vidé et qu'une vie sera close. Grâce à la dislocation opérée par des yeux de myope le bloc-porte semble une muraille sans la licence du franchissement autre que celui de la contemplation car ici c'est sans doute la porte de l'arrivée celle qui ne s'ouvre qu'avec un sésame que l'on n'a pas encore mais rien ne presse on veut bien rester encore dehors. De la porte ne pas aimer la serrure mais le seuil comme un possible une promesse de commencement comme une avant-scène de vie avec ou sans cicatrices à venir.



Un couloir. Des portes. Rejoindre la dernière à droite. Fin d'après-midi les vocalises remontent la cage d'escalier. Vérifier le nom dans le porte étiquette. Frapper. Attendre. Frapper encore pour être sûre. Tourner la poignée. Entrer. Appuyer sur l'interrupteur. La lumière jaillit. La vive lumière du miroir cerné d'ampoules à filament. Des années en arrière. Dehors le jour pâlit avant de finir. Comme un sursaut. Un mur de briques et le ciel c'est l'image attrapée au vol par la fenêtre qui ne s'entrouvre qu'en basculant. S'asseoir. Rien qu'un instant face au miroir. Se trouver toute petite sur la chaise de velours. Rouge. Maman. Poser le mouchoir repassé à côté des poudres sur la serviette dans la lumière de la table. Les pinceaux. Les fards. Un bouquet de roses rose dans un verre d'eau. Le discret parfum des roses. Celui plus entêtant d'un flacon resté ouvert. Oser se regarder dans le miroir plein feu. Image sublimée. Se lever. Ramasser la robe et le jupon en bouchon par terre. Suspendre la robe et le jupon dans la penderie ouverte. Voir la date sur l'affiche déchirée. Oh les beaux jours. Sortir. Plus tard. Beaucoup. Face à une autre porte. Et pas de vocalises. Des années. Donc. Plus tard. Une porte dans un autre couloir. L'éclairage latéral d'une fenêtre. La longueur inouïe de ce couloir. Loin une femme en contre-jour. L'ombre sur le linoléum bleu piqueté d'ocre marche vite sans faire de bruit vers les portes à l'autre bout. Sabots blancs. Murs jaunes. Se souvenir d'un film. C'est quelqu'un avec un grand gâteau qui va franchir une porte battante et Vlan se prend la porte. Et tout est foutu. Je veux dire le gâteau. On peut rire de tout n'importe où. Même devant une porte ce jour-là dans un couloir jaune.

*La forme, sa contrainte, et le texte de Beckett comme « pattern » après comme ça venait. J'ai d'autres trucs qui me trottent dans la tête, les peintres Flamands ( Pieter de Hooch par exemple ) et Hammershøi qui n'est pas du tout Flamand ni de la même époque : leurs intérieurs en portes. Les portes entrouvertes. Les seuils. Les emboitements...*

Glisser sur la marche creusée par des passages renouvelés. Une marche fourbe. S'affaler presque. Se rétablir promptement. Saisir la clenche rouillée. Métal froid, austère. Fermement peser de tout son poids. La clenche grince. Proteste. Regrince . Grince à nouveau. Plaintes réitérées d'une porte désaccordée. Son bois gonflé. Tout le poids du corps vers l'avant. Peser. L'épaule insiste. La porte s'entrouvre. Se glisser comme un chat de gouttière. Des odeurs à l'intérieur captent les narines. Mélange d'épices, de lavande, d'humidité, d'intérieur confiné. Des taches sur les murs. La pièce est petite. Sombre. Peu d'espace. Peu de lumière. Témoins d'une époque révolue. La vie absente. La vie oubliée. La vie passée. Quelques images de cette toute petite femme au chignon blanc. Veuve de capitaine de marine marchande. Solitude souvent. Son jardin comme espace de liberté. Souriante et fragile. Puis la silhouette frêle peu à peu s'estompe. Poursuivre le chemin. Passer sous la glycine. Des marches à nouveau creusées par le temps. Juste pour l'inconfort. Passer devant cette deuxième porte. Ne pas entrer. Laisser venir des images. La cuisinière, le poêle à bois. L'escalier en pin doré vers l'étage. La table ovale. Les tasses à café dépareillées. Le café réchauffé écœurant . Images reléguées aux oubliettes. S'éloigner vers des ailleurs plus urbains. Une porte cochère imposante. Une limite expressive entre l'extérieur et l'intérieur. Sonner. Clic. Pousser vigoureusement cette porte si lourde. Une porte qui ne peut claquer. Retenue par un mécanisme automatique. Passer sous le porche. Les fenêtres des classes alignées sur la cour. Un deuxième porche ouvre sur le parc. Le parc. Lieu des jeux. Des rires. Des pleurs

aussi. Ne pleurer sous aucun prétexte. Aucun bruit ne filtre sous les arcades du promenoir. Les classes sont terminées. Les vacances scolaires ont vidé le lieu. Démesurément vide. C'est mieux ainsi. Des portes d'incompréhension. Des portes reléguées dans les abysses de la mémoire. D'autres portes s'ouvrent. Des passages. Des jardins. Des escaliers. Courir dans les escaliers. Sauter à cloche-pied. Se cacher. Jouer à se faire peur. Loin. Très loin.

*Codicille Inspirée par la relation Becket et Bram Van Velde , 2 hommes avarés en paroles, des temps difficiles partagés, l'amitié comme soutien et compréhension, l'un pour son écriture, l'autre pour sa peinture. Mots clés Clénche Intrus Odeurs Vie Images Vide*

J'ouvre la porte. Une bulle de savon éclate. Le reflet de ta vieille peau éclate aussi. Aussi éclatent le vase avec les fleurs des champs les coutures de tes robes à carreaux et nos bronches et nos marches à traverser midi à traverser hier fou à courir vide à faire courir nos fantômes.

J'ouvre la porte. Le sifflement d'une bouilloire percute ton chagrin. Et ton chagrin percute les assiettes sales ketchup les fenêtres sales terre le lavabo sale glaire. Que crèvent les amants du mardi gras ! Ton chagrin devient loup aveugle balles perdues bouche nylon. Que crèvent les amants du mardi gras ! Il mutile reins et prières sagittaires et pirates mauvaise foi et petites pluies. Où sont les amants du mardi gras ?

J'ouvre la porte. Un briquet chute. Cogne plancher. Et la flamme cogne tiroirs rocking chair nappe du dimanche cassette de chants grégoriens bracelets brésiliens masques italiens tissus africains attrape-rêves barquettes à la fraise. Et racle joues racle foie. S'enfuir, cogner court, s'enfuir encore. Il n'y aura plus de buée sur les fenêtres au petit matin.

Sur le chemin de campagne une porte en bois clair poignée métallique horizontale plantée sur son cadre une invitation de passage impromptue un trompe-l'œil qui sait elle ouvre sur mon paysage de promenade quotidienne balade essentiel de respiration et bonheur de la vision le vent pousse poussière d'herbe haute plie doucement une ombre glisse devant la porte hésitante vacillante silhouette sans nom je m'arrête seconde ou éternité ne sais plus l'ombre attend elle aussi ou peut-être pas peut-être est-elle le reflet d'un temps dissous au creux du sentier la porte tremble à peine un frémissement je tends la main le bois froid sous la paume la poignée métallique lourde infime espoir ou infime crainte que derrière quelque chose d'autre rien de ce que je connais déjà je tourne attends et reviens. Porte blanche métallique froide lourde à deux mains la tire monter ou descendre je n'ose pénétrer tant de fois immobilisée entre deux étages seule dans la maison close trouver une sortie quand on est entre deux étages un entre deux mondes un entre deux soi qu'est-ce qu'un entre-deux pas tout à fait ni l'un ni l'autre attendre sans mouvement sans pensée le sol sous les pieds mais plus vraiment le haut au-dessus mais plus vraiment non plus le vide devant sans porte sans issue rien un battement une hésitation le temps s'étire se plie se referme peut-être ne s'est-il jamais ouvert peut-être toujours ici toujours nulle part. Allongée pénétrer par aspiration à l'ouverture des portes automatiques, chuintement froid un sas une porte un

couloir sans fin encore le scialytique cliquetis des bips des gants blancs odeur de caoutchouc air stérile chargé de désinfectant s'engouffre dans les poumons un bourdonnement d'oreille incessant ça siffle. Porte à quatre carreaux verre dépoli tirer la poignée en porcelaine blanche toujours froide la porte accroche sur le parquet en dévers toujours ce dévers pencher forcer passer le vestiaire au portique ployant sous le poids des habits manteaux vestes écharpes entassés suspendus pendus tissus muets tissus lourds odeur de laine de sueur ancienne main sur le tissu laine râpe sous les doigts glisser entrer frôler avancer des histoires qui se passent dans les vestiaire se nouent se défont s'oublent en silence. Deux marches une porte bois marron lourde griffée par les chats une clenche résiste un instant cède s'ouvre sur l'odeur du petit lait et du noir de suie la cave de la baratte où le beurre prenait vie l'odeur du tonneau et de l'humidité des bouchons de liège un bruit derrière ne pas se retourner. La clé dans la serrure la porte sans poignée s'ouvre sur l'usure des patins en feutre un pied puis l'autre glisser sur le parquet encaustiqué qui réconforte parle craque soupire brûlé en cercle autour du poêle à bois trace du temps le tisonnier là immobile derrière la fenêtre la brume nulle part presque une chaise vide ne pas s'arrêter un pas encore toujours. Porte de cave ajourée en lattes fermée par un crochet doigts gourds à l'ouverture grinçante des boulets d'anthracite roulent sur mes pieds saut arrière trop tard poussière sous l'ongle dans la narine une pelle une bougie vacille l'ombre danse sur la pierre nue un seau à charbon vide le remplir un deux trois coups de pelle bruit trop lent refermer la porte le crochet courir courir courir.

*Codicille : J'ai fait la chronologie à l'envers du plus récent au plus ancien c'est venu comme ça sans y penser*



Ouvre la porte de la rue en bois massif trop lourde pour être poussée par un enfant sans gémir la poitrine collée sur le bois foncé entre dans ce hall sombre respirant l'humidité du trop longtemps inoccupé et grave à jamais cette odeur dans tes cellules de sorte que tu la retrouveras cette odeur derrière toutes les vieilles portes que tu ouvriras durant le reste de ton existence. Ouvre la porte silencieuse sur laquelle une rose est épinglée au-dessus du nom de ton père écrit sur une étiquette entre dans cette pièce morte où git dans un cercueil le corps sans vie de celui qui t'a aimé grandir et laisse couler de tes yeux l'eau salée d'un impossible retour en arrière dans le commencement d'un souvenir au fond de toi qui ne s'arrêtera plus de fleurir. Ouvre la porte vitrée de la cuisine de ton enfance au moment même où tu rentres de l'école après avoir jeté ton cartable devant la chambre entre dans la caverne aux odeurs de sucre caramélisé où ta mère t'accueille en souriant et prends délicatement entre tes doigts un bâtonnet de pâte de coings encore en vie tant il est chaud pour le porter fébrilement au bout de tes lèvres. Ouvre la porte tachetée de l'atelier du peintre sur laquelle les étoiles de toutes les couleurs inventent de nouvelles constellations entre dans la pièce apaisée avec au centre une toile inachevée qui dort sur un chevalet et respire l'air du mouvement à venir pour que la danse du pinceau dispose les dernières touches de vie sur ce paysage de ton imaginaire échappé. Ouvre la porte lourde d'autorité de ce patron bouffi de certitudes que tu entends rire derrière la façade de quelques illusions déjà perdues entre dans le bureau surchauffé baignant dans l'aveuglante lumière d'un soleil insultant et laisse glisser

sur la peau de ton visage imperméable les reproches orduriers vomis dans ton indifférence d'un flot de mépris et de pestilence. Ouvre la porte de la voiture renversée sur le bas-côté expirant de son capot déglingué des fumeroles blanches et sifflantes entre dans l'extérieur d'une forêt inconnue et silencieuse qu'au bout d'un fil le temps a suspendu et relâche dans un soupir ton corps tes muscles jusqu'à tes os hérissés par la surprise et une peur indicible qu'au plus profond de toi l'accident a provoquées. Ouvre la porte de la chambre sans faire de bruit malgré le grincement que tu essaies de taire en poussant le battant au ralenti entre dans la nuit aussi doucement que tes mouvements le permettent dans un ballet presque immobile et entends le souffle de son sommeil dont tu perçois le flux continu pour te poser comme une plume dans le lit à son côté sans même respirer. Ouvre la porte d'entrée surchargé de plusieurs heures de labeur en abaissant de ta main lourde la poignée froide d'un retour chez toi entre sans n'avoir plus d'autre envie que de te laisser tomber épuisé sur le premier canapé passant et accueille ce fidèle ami te léchant le visage te fêtant comme un roi éclairant par son affection débordante la nuit sombre d'une sale journée. Ouvre la porte de la grange sans déranger l'araignée sur sa toile repliée en posant le creux de ta main sur le bois usé des gestes répétés entre dans l'odeur mêlée de la ferme de la paille du fumier du métal des outils de l'huile de vidange du tracteur reposé et ferme les yeux pour sentir à nouveau le sang froid d'une époque à jamais perdue couler lentement dans tes veines. Ouvre la porte de la grande armoire en bois qui vieillit dans la cave en

tirant doucement sur la clé pour ne pas la casser entre tes mains ton regard pour apercevoir dans le linge sagement plié les vestiges d'un passé lui aussi sagement plié et plonge tes doigts dans la fraîcheur humide qu'une fragrance de lavande exulte jusqu'à entendre le rire aigu de la grand-mère oubliée. Ouvre la porte céleste qu'un rêve récurrent affiche devant toi dans tes nuits comme si elle était celle d'un paradis espéré entre dans le nuage apaisant qui t'invite à la langueur d'une vie éternelle angélique sans saveur inodore agnostique et préfère la folie anarchique d'un enfer métallique duquel les flammes sataniques s'échappent t'emportent et te rendent moins mort que vivant. Ouvre enfin la dernière porte celle que tu as choisie une simple porte en bois brut pas même vernie entre dans la pièce une odeur de frais une chaise empaillée une fenêtre ouverte sur un champ d'oliviers et regarde tout autour cette vie qui s'écoule une cigale qui frémit un chat qui miaule mollement un enfant qui joue un livre posé sur un guéridon un sourire en esquisse.

La première porte dont je me souviens. La porte de l'appartement 9/11 boulevard d'Alsace-Lorraine à Metz-Borny. Elle est énorme, lourde, sombre mais a une poignée dorée et ronde avec un petit rond au milieu. Elle est énorme et lourde et sombre et a une poignée dorée et ronde en son milieu sur la droite. Elle est à la fois semblable à toutes les autres portes de l'immeuble du quartier et unique, parce que c'est celle que j'utilise tous les jours. Je ne touche jamais aux autres portes. Je m'approche de la porte. Je cherche une clef. Je crois. Je ne suis pas sûre. Mais je me vois mettre une clef. Je crois. Je ne suis pas sûre. Ce dont je suis sûre c'est qu'il me faudra les deux mains pour tourner la poignée. Et tout le reste du corps pour la pousser. Pour entrer. Et encore tout le reste du corps pour la refermer. Et mes deux mains pour retourner la poignée dorée à l'intérieur. Pour la fermer. Pour ne plus être dehors. Pour être à l'intérieur. Non pas que je m'y sente mieux ou moins bien. Juste pour ne plus être dehors. Le bruit. Le bruit de cette porte. De loin. Elle est lourde. Elle est bruyante quand on la ferme. Elle est bruyante quand on l'ouvre. Mais ce n'est pas le même bruit. Quand on l'ouvre elle gémit. Quand on la ferme elle claque lourdement. Comme si quelque chose étouffait son cri. Comme si elle ne voulait plus qu'on l'ouvre. Jamais. Qu'elle essaye de le crier. Et que quelque chose la bâillonne. Elle supplie en grondant. Etouffée. Laissez moi fermée. Arrêtez de m'ouvrir. Et à chaque fois qu'on l'ouvre elle gémit. Elle ne comprend pas. Pourquoi. Ils

n'arrêtent pas de l'ouvrir. Pourquoi. Ils n'écoutent pas. Elle ne sait pas quoi faire. Elle ne peut rien faire. Alors elle va continuer de gémir quand on l'ouvre. Et gronder quand on la ferme. Tout en se faisant étouffée. C'est tout ce qu'elle peut faire. Ce n'est qu'une porte après tout.

La porte s'ouvre vers la droite la vue est barrée par le grand lit recouvert d'un édredon jaune satiné les rayons du soleil éclairent le haut du mur en face et le dessus de l'armoire il est là à l'affut le crocodile empaillé ramené par l'arrière-grand-père. Une porte de palier pas de poignée une serrure rectiligne une clé d'acier épaisse plate longue piquetée de trous pesante dans la main elle sert à actionner le mécanisme d'ouverture pousser la porte demande des efforts derrière le long couloir trois pas pour dépasser le seuil et la lourde porte se referme d'elle-même. Une porte fenêtre à croisillons à deux battants dont celui de gauche est bloqué en haut et en bas par deux loquets pris dans le chambranle ils sont ouverts pour pouvoir emménager. Sur la porte une affichette écrite à la main signalant que la porte est condamnée pour la réunion des parents d'élèves l'entrée se fait par la porte de la salle de classe voisine en la traversant j'observe les dessins collés sur la rangée de fenêtres au Sud pour protéger les écoliers du soleil de mai. Une porte en bois la peinture verte s'écaille par endroit les charnières sont rouillées et ouvrent sur l'extérieur à hauteur d'enfant une poignée faite d'une corde passée dans un trou nouée des deux côtés elle permet de repousser la porte sur ce rêve de gamin une maison miniature meublée d'un banc d'une table de poupée de deux chaises en paille et d'un vrai petit fauteuil en osier.

Au 12 la porte est pavée de brique de verre granulée laissant passer la lumière et la silhouette elle ouvre sur la rampe de l'escalier en fer forgé qui monte chez grand-mère un buffet en bois sculpté avec quatre tiroirs soutient une coupe chinoise entre deux tigres aux dents acérés un grand miroir réfléchit les marches de l'escalier. La porte fenêtre en verre cathédrale aux encadrements blancs débouchant sur les restes du petit déjeuner peaux de lait dans les bols tartines oubliés odeur de café de pain brûlé les chaises de ci de là serviettes par terre une machine à coudre sur le bord de la table avec son ampoule allumée un halo de lumière dessiné par l'abat-jour sur le bout de table et le plafond des portes ouvertes vers des pièces laissant rentrer la lumière du matin des portes de placard plus de portes que de mur cœur distributif de la maison.

La porte peinte en blanc avec les traces des doigts près de la poignée en porcelaine ouvre sur la chambre partagée avec la sœur bien que les volets soient fermés le jour passe à travers les lattes en fer quand on les replie en accordéon attention de ne pas se pincer les doigts .

La porte arrondie descendant au sous-sol empruntant des escaliers aux marches de béton peintes en rouge usées sur le rebord dans le mur une bibliothèque encastrée avec les livres d'enfants d'Enyd Bliton, Alice, Lancelot et les revues *Tout l'Univers* les classiques Larousse les livres d'aventures maritimes le plafond voûté formé de petites briques recouvertes de peinture blanche comme dans le métro.

À l'étage supérieure la même porte en verre cathédrale ouvrant sur un tapis persan aux motifs complexes à la bordure enluminée de dessins géométriques une bibliothèque servant aussi de niche au téléphone gris et ses annuaires son répertoire téléphonique automatique où on appuie sur une lettre le livret s'ouvre alors sur tous les noms de la lettre une chaise à dossier en Sky beige pour téléphoner lire ou monter dessus pour attraper les livres dans un coin les caricatures du Général.

Au 19 rue des Écoles la porte aux deux battants en bois avec moulure cimaise soubassement encadré par des briques et des pierres de meulière quand on est en retard il faut sonner près de la plaque portant le nom de l'institution gravé dans le marbre avec le saint et le chiffre romain on la pousse alors la porte avec l'épaule pour arriver dans le hall qui résonne carrelage cage d'escalier qui monte aux classes supérieures les élèves sont rentrés portes fermées une voix qui épelle articule en anglais on doit attendre sur une banquette près du secrétariat un mot de retard.

La porte de la mère supérieure il faut aussi sonner et attendre que le feu passe au vert plutôt envie qu'il reste toujours rouge c'est son tour d'y passer au confessionnal un bureau éclairé par des fenêtres en verre dépolie à mi hauteur qui donnent sur la rue et le mur d'en face avec l'enseigne blanche et bleu de la sécurité sociale les murs sont bicolores des boiseries en bois sombre sur la partie inférieure peinture beurre frais sur les hauteurs avec le crucifix et la peinture de Saint Dominique par Giotto on regarde plutôt les lattes du parquet les chaussures de cuir noir avec semelle en caoutchouc qui martèlent en



métronome sur le bureau les carnets vert le sien ouvert comment serait-elle la sœur si on lui enlevait sa guimpe blanche son voile noire pour voir ses cheveux .

La porte de la résidence moderne une grande baie vitrée avec une poignée en céramique vernis rectangulaire il faut sonner à l'interphone pour y entrer ou sonner à tous les boutons pour tenter le coup et dire n'importe quoi ou s'engouffrer quand quelqu'un s'en va en prenant un air d'habitué sol de marbre boîtes aux lettres en bois plantes vertes dans des bacs avec des galets blancs arrondis petits bassins sans eau ascenseur et porte de service.

La porte saloon de l'épicerie-café ouvrant sur l'obscurité du comptoir à côté des bouteilles d'apéritifs alignés à l'envers les cartes postales des clients en voyage la silhouette d'un vieux adossé au zinc le verre de blanc qui brille odeur d'urine de tabac froid une autre porte saloon débouche sur l'épicerie les bonbonnes de bonbons près de la caisse les mains qui y puisent pour les refourguer dans les poches avant l'arrivée de Nicole qui surgit du fond soulevant les franges en plastique de couleur de la réserve.

En haut des quatre marches de granit un torchon sèche sur le rebord avec une pierre pour le vent la porte de la cuisine en bois blanc vitrée sur la partie supérieure un escargot des haies la traverse elle ouvre sur la table recouverte d'une toile ciré au motif de coquillages un rondin découpé fait office de dessous de plat un plateau de café avec des tasses vides ma mère de dos à l'évier reprenant la vaisselle qu'on a expédié des mèches s'échappent de son chignon elle porte un tablier sur sa jupe une reproduction d'une vieille publicité Lustucru est accrochée au mur du linge sèche sur le godonier des

serviettes de bain qui ne sèchent jamais des chaussettes des culottes.

La porte d'entrée officielle est amenée par un perron en granit avec un auvent la sonnette ne marche plus le paillason est maculée de crottes d'hirondelles qui ont fait leurs nids en haut de la porte la serrure est rongée par le sel la clé résiste puis cède à une poussée ascendante tout en tournant la poignée elle finit par se dégripper et ouvrir sur une entrée en carrelage en damier le mur s'écaille par plaque des cirés des anoraks sont suspendus aux portes manteaux des sacs Leclerc entassés sur le coffre en bois sombre la lumière rentre par la fenêtre de l'escalier en bois sur les marches des abeilles mortes .

La porte-fenêtre en ogive à crémone de la chambre d'enfant qui ouvre sur la chambre des parents atteinte en tâtonnant dans la nuit pour laisser le cauchemar dans son lit pour arriver vite dans le lit mais il fait si sombre avec la nuit sans lune où rien ne perce ni des volets en bois ni des volets intérieurs qu'on ne sait plus si c'est la porte qu'on pousse ou celle du placard où on se retrouve encerclé par des vêtements fantômes.

La porte du garage avec sa fenêtre sur la partie haute qui frotte gonflée par l'eau du ruisseau qui chaque hiver déborde et l'inonde qu'il faut elle aussi la soulever pour l'ouvrir et qu'on a chaque fois l'impression que ce n'est pas la bonne clé pour l'ouvrir ouvre sur le béton couvert du limon laissé par le ruisseau on se faufile parmi les vélos la brouette et les chaises de jardins empilées à la fin de l'été sur l'établi dans un pot de confiture des pinceaux

trempent dans du white spirit à côté d'une boîte à clé anglaise un vélo sur le dos avec une roue en moins en attente une fenêtre aux vitres embrumés de toiles d'araignée ouvre sur la route un morceau de bleu dans la fenêtre en meurtrière au fond du garage.

Une porte cochère à deux battants verte volumineuse des contreforts de pierre l'enseigne de l'aiglon les plaques de la manufacture de cravates de la côte d'argent, la boîte à bac, le studio Bernand, on débouche sur un grand couloir avec des stylobates verts anglais un mur en faux marbre écaillé la loge de Madame Martinez derrière sa porte vitrée télévision allumée joue avec son petit fils aux petit chevaux après l'octroi le studio avec son toit allongée de manufacture et tout au bout du couloir l'immeuble du fond.

La porte est à gauche de l'ascenseur éclairée de grandes fenêtres ouvertes sur les toits de zinc et le ciel réplique de sa voisine de palier en bois vernis œilleton les serrures ont été changé des traces de lame ont écaillé le vernis un verrou a été ajouté nécessitant une autre clé avant de franchir le seuil et rentrer dans le couloir ensoleillé éclairé par des fenêtres en verre opaque une peinture jaune étalé en glacis au bout du couloir on entrevoit une pièce avec des portes fenêtres ouvrant sur les toits les coursives les rotondes les escaliers de fer de la bibliothèque un bateau dans le ciel.

La porte à claire-voie verte ouvrant sur un couloir très sombre il faut s'accoutumer à l'obscurité après avoir quitté le trottoir plein un escalier en pierre calcaire à gryphée sur la première marche une flaque de sang profonde comme du marc de café.

Une porte cochère rouge sang de bœuf au début écarlate éclaboussant la rue puis la patine des jours l'ont rendu

invisible une plaque de fer a été clouté sur le bas pour éviter les blessures à chaque déménagement ou passage de vélo un linteau dans fer pour le patrimoine et un code qui ne sert à rien toujours en passe d'être réparé il faut un coup d'épaule ou faire pivoter son corps pour l'ouvrir d'un mouvement de hanche, une allée en ogive avec la chaud badigeonnée sur les arcs boutants qui s'effrite les boîtes aux lettres les poubelles un sol pavé de larges pierres brisées.

La balustrade de la coursive couverte de plantes qui cherchent la lumière de la cour une porte à rideau sombre le chambranle est en pierre avec des saillies des encadrements successifs un enfant sirène supporte une vierge entre les boîtiers plastiques et les fils pour la fibre une clavette l'ouvre sur un sas découvrant deux autres portes la gauche est une autre porte à pli de serviette mais récente réplique de la première renaissance sur la sonnette une carte postale de Soutine la maison rouge vrillée comme une flamme au bout d'une rue tourmentée il suffit de tourner la poignée du bouton pour rentrer sur un atelier un établi des boîtes à outils des marionnettes suspendus aux poutres d'un plafond à la française une bibliothèque monte jusqu'au plafond un porte manteau croule sous les pardessus on devine une autre pièce lumineuse derrière la porte fenêtre avec des verres aux vitraux de couleur.

Il faut se baisser pour ouvrir la porte du castelet et rentrer dans l'envers du décor les marionnettes attendent dans l'obscurité sur le râtelier de monter sur la bande la mise a été faite accessoires en place livret ouvert sur le pupitre éclairage de coulisse le rideau du premier

acte a été descendu la forêt la marionnettiste a chaussée ses cothurnes semelles-compensées 15 cm et règle le dernier tuilage allume les suites le marionnettiste abandonne son argus moto remet son t-shirt sur son ventre poilu.

Il faut fouler ronces orties ombelles écarter des branches d'acacia pour accéder à la porte rongée par l'humidité qui tient par une ficelle accrochée au gond du volet de la fenêtre elle laisse passer les vents les hirondelles qui s'engouffrent dans la petite fenêtre sans vitrage un fil électrique détachée ouvre sur une grande pièce à l'abandon des restes de papiers peints un compteur électrique des fenêtres aux volets qui battent au vent et le lierre qui s'agrippe au carreaux cassés.

On soulève la planche qui fait office de porte plaquée contre le linteau en granit elle est retenue par des serres joints qu'on assouplit avec un marteau en tapant sur les clavettes on arrive sur le chantier la chape de ciment a été posée les poutres coulés avec le plafond de bois des tuyaux d'arrivée électriques pour l'eau rouge bleu couvrent le sol les rails des placos ont été glissés la lumière inonde la pièce.

*Ce n'était pas facile sans ponctuation en cherchant le rythme de l'intérieur, de même pas facile le passage du dehors au dedans comment faire pour que cela soit fluide, les choses simples sont difficiles de même je mets du temps à trouver le vocabulaire lié au motif. Mais quelle belle manière de se relire et de trouver des points de convergence qu'on aurait pas aperçu sans ce travail. j'ai hésité à mettre les numéros puis j'ai laissé pensant à toutes les autres portes déjà là et à venir.*

Porte 1. Ancienne dont on a oublié l'aspect ouverte sur une pièce aux murs tapissés de fleurs fanées devant lequel se tient une femme triste un nourrisson dans les bras. Porte 2. Rouge satinée avec œillette central s'aider de la clé pour entrer dans une pièce inondée de lumière au sol recouvert d'un Tapiflex bleu que les enfants arpentent en suivant le chemin des tuyaux du chauffage par le sol tandis qu'au-dessus d'un buffet laqué noir une ribambelle de papillons exotiques épinglés dans une boîte perdent leurs couleurs. Porte 3. Vitrée tenue ouverte par une adulte en blouse grise devant laquelle s'alignent à la queue leu leu des enfants à la tête baissée qui attendent le signal de l'adulte pour pénétrer en silence dans une pièce austère au plafond haut quadrillée de tables identiques et bordée de grandes fenêtres derrière lesquelles d'immenses peupliers se balancent faisant rêver l'enfant aux yeux verts troisième rangée deuxième rang. Porte 4. Lourde en bois massif peinte en gris à la poignée ronde en laiton que l'on tire vers soi pour entrer dans une pièce quasiment vide au sol bétonné avec en son centre une table de ping-pong fabriquée maison où les balles ont du mal à rebondir et dans un coin une pile de chaussures usagées qui s'effondre et interroge ceux qui passent : où sont partis tous ces pieds ? Porte 5. En bois vernis heurtoir doré qu'il faut pousser pour pénétrer dans une pièce obscure ça sent la soupe le vieux lino le renfermé et le temps s'étire chaque dimanche quand les enfants viennent visiter la

mémé. Porte 6. Serrure à relevage entièrement vitrée qui permet d'accéder à un long couloir carrelé, bordé de chaises en plastique où l'on attend front plissé poings fermés que la porte du fond du couloir d'où proviennent des bruits de roulettes et des gémissements s'ouvre sur ces mots : à qui le tour ? Porte 7. Rouge basque, renforcée d'un montant vertical avec double verrous qui donne sur une entrée à quatre portes celle des toilettes celle du placard sous l'escalier celle de la cuisine et la double porte en bois tapissé d'une guirlande de feuilles de lierre peintes en blanc sur fond vert donnant sur un salon rempli d'enfants qui partent faire le tour du monde sur un canapé lit déplié. Porte 8. Recouverte d'un amas de gilets, écharpes en laine et manteaux et fermée par un loquet pour ne pas risquer de tomber dans l'escalier en béton qui mène à la cave où personne ne veut jamais descendre et certainement pas l'enfant qui n'a pas peur du noir mais qui a repéré derrière la porte de longues traînées laissées dans le plâtre par des griffes c'est certain mais de qui ? de quoi ? et si c'était des griffes de tigres à dents de sabre ? qui sait ? vite refermer la porte et tirer le loquet. Porte 9. Bleue à la poignée en métal torsadé souvent entrouverte derrière laquelle ça chante les mercredis matins : toc toc toc ! qui est là ? la souris ! qu'est-ce qu'elle veut ? danser ! avec qui ? avec toi !

Le même portail en fer blanc et le pressoir noir à droite pour actionner le battant. Il y a des choses qui ne changent pas malgré de longues absences. À gauche une grotte de pierre abrite la statue de la Vierge entourée de fleurs et de bougies allumées en permanence. Une grotte auréolée de flammes et de traces de prière. De signes de croix à chaque passage. Le même grincement métallique quand on pousse la grille de l'entrée. Ce n'est pas le temps qui use ses ressorts mais une mollesse de toujours et sa lenteur à se rabattre. Devoir forcer à la dernière seconde jusqu'au clic final. Assure-toi que la porte est bien fermée. La voix de la mère encore aujourd'hui. Hall intérieur de l'immeuble pris par l'odeur de cuisine de la concierge. Sa porte ouverte signifie la disponibilité au besoin. Les odeurs fortes donnent à deviner leur repas de tous les jours avant même d'avoir aperçu la table. On n'ose pas regarder malgré les lattes transparentes sur son salon. On ne voudrait pas qu'elle nous voie qu'elle sorte et nous embrasse qu'elle nous force à parler à confier notre peine et quoi encore. L'ascenseur arrive avec sa lenteur de toujours. Bruit de la cage qui se laisse tomber comme épuisée du poids cumulé depuis la construction de l'immeuble en début de guerre pour l'exil des premiers migrants de Beyrouth. Sa porte lourde se referme sur son sol recouvert d'un revêtement en vinyle mal lavé et jamais connu vraiment propre. Quand devant la porte de l'appartement parental on sonne pour entendre le monde d'avant. Faire comme si. Personne



n'ouvrira mais l'étage retrouve la douceur de l'écho passé. On sonne sonne tape et tape et ça ne secoue pas les morts. On arrête pour ne pas déranger les voisins. On arrête pour ne pas pleurer contre le bois marron dressé dans l'indifférence de toute matière. On n'a plus que ça. La clé résiste comme elle a toujours résisté. On entend à nouveau la voix de la mère et ses instructions. Bouger délicatement la tige vers le haut jusqu'à sentir céder la serrure. Il faut s'y prendre à plusieurs reprises veillant à n'être ni trop brusque ni trop mou. La mère y arrivait sans effort sans bruit. Aujourd'hui on est maladroite. Aujourd'hui on n'est pas pressée de rentrer. Aujourd'hui on voudrait que ce soit elle qui nous ouvre sa porte avec ce sourire presque gêné par tant d'amour. La plante sur le palier n'a pas eu le temps de se dessécher même sans arrosage. On est déjà venue il y a une semaine mais aujourd'hui de retour pour vider l'appartement. On était revenue respectueuse délicate et aujourd'hui on rase comme stratège et vandale. La porte finit par céder sur le vide d'un couloir sans bras où poser le corps et sans baisers de retrouvailles. Le bruit du frigidaire pour seuls mots d'accueil.

Une grande porte cochère fermée à clef pour la sécurité des habitants de l'immeuble. Tu auras une clef quand tu seras plus grande. Des boutons de sonnette en laiton trop hauts pour les petits bras. La mère surveille l'arrivée de la fenêtre pour ouvrir en appuyant en réponse sur un autre bouton de sonnette là-haut. La porte s'ouvre pour toi comme par miracle, à chaque fois. Pousser la lourde porte avec les épaules. Entrer dans le couloir sombre vaste haute pavée de vieilles pierres. Plonger dans l'odeur familière humidité plâtre poussière lessive. Monter les premières douze marches en marbre puis deux fois un escalier en colimaçon accompagné d'une rampe en bois cirée.

Au bout du couloir carrelée de blanc et noir une porte cadre chêne avec des vitres rectangulaires protégées de volutes en fer forgé. Une serrure en hauteur. Plus tard trois serrures compliquées pour plus de sécurité. Sonnette. Lumière. La porte s'ouvre sur la douceur d'un parquet blond. Voix accueillante et odeur délicieux de café et de gâteau sortant du four. Tu es chez toi.

Vacances d'été à la ferme. Une très petite ferme dans une campagne verte. Quatre portes mémorables pour une petite citadine. La porte basse du porche menait dans une pièce sombre éclairée seulement de deux petites fenêtres chauffée hiver comme été par une grande cuisinière à bois où sifflait la bouilloire d'eau du matin au soir. Une petite pièce sombre remplie par une grande longue table et des bancs en bois où tout le monde se serrait à midi

pour le repas. Dans le bâtiment attenant une porte étroite et massive ouvrait sur l'étable vaches et bœufs alignés accrochés le long du mur. Ambiance étouffante meuglement des bêtes odeur de bouse de lisier de paille humide de sueur renfermée. La grande porte du grenier d'à côté en lattes de bois à peine rabotées s'ouvrait à grands bruits de raclement sur un murs en bottes de paille alignées entassées jusqu'aux poutres du toit. Dans le coin en face des tas de grains de blé amassés accumulés ruisselaient sur une pente comme le sable sur une dune, comme l'eau coulant d'une source. Odeur de poussière blonde.

Et pour d'autres dimanches et fêtes, la porte d'église lourde fière. Pousse la porte d'entrée toujours à droite ou la grande porte à deux battants ouverte pour les cérémonies. Pousse la porte avec tes pieds avec tes bras avec tes épaules vers les lumières éclatantes les dorures scintillantes les piliers en marbre. La nef inondée de soleil de couleurs de lumières. Odeurs de bougies vacillantes dans le courant d'air sons puissants des orgues qui jubilent. Et parfois tu rechercheras l'ombre le calme la tranquillité dans une lueur de crépuscule. Solitude recueillement sérénité peut-être

Je me décide, j'appuie sur la poignée. La porte s'ouvre lentement dans un léger grincement. Odeur de vieux bois et de poussière, lumière tamisée, projection d'ombres mouvantes sur les murs, la trouille ne me lâche pas, elle augmente. Devant moi, un large tapis usé couvre le parquet qui craque sous mon premier pas. Je sursaute, un cri sec m'échappe, l'écho répond et silence. À gauche, une bibliothèque croule sous des livres aux couvertures écornées, dans le coin un fauteuil de velours vert un peu défoncé. À droite, une cheminée en pierre couverte de suie et au milieu de l'âtre quelques braises rougeoient dans l'obscurité, bizarre ! Une étrange quiétude flotte, comme si cet endroit avait figé le temps. Un souffle imperceptible caresse ma nuque, curieuse impression de ne pas être seule... Serait-ce possible que tu sois là ? J'effleure la surface lisse d'une porte en verre dépoli encadrée de métal noir. En la poussant, elle glisse sans un bruit, apparaît un intérieur aveuglant de lumière. Un vaste espace minimaliste, un plafond haut, traversé de poutres en acier apparentes. Le sol en béton ciré reflète la clarté douce des suspensions en laiton suspendues au-dessus d'un îlot central en marbre veiné. À gauche, un canapé aux lignes épurées, recouvert d'un tissu gris souris, face à un mur de baies vitrées qui offrent une vue à 360° sur la ville. Quelques touches végétales apportent de la vie : un figuier d'intérieur trône près de la fenêtre, une étagère flottante expose des vases en céramique et quelques livres soigneusement alignés. Un parfum subtil

de bois flotte dans l'air, distinctement des notes s'élèvent, je reconnais *Gymnopédie n° 1*, Erik Satie. Une sensation de calme et de tristesse m'envahit. Ici, tout semble à sa place, pensé pour l'harmonie, la simplicité, l'évidence. pourtant tu n'es pas là. Je pose ma main sur la poignée froide, sculptée en forme de dragon enroulé sur lui-même. Devant moi, un immense hall aux colonnes torsadées, le sol est recouvert d'une mosaïque « vivante », les motifs changent et ondulent sous mes pas. De hauts vitraux irisés laissent filtrer une lueur irréaliste, belle. À gauche, une fontaine aux eaux luminescentes s'écoule dans un bassin de cristal, où nagent des poissons aux écailles miroitantes, leurs teintes changent à chaque mouvement. À droite, un escalier s'élève en spirale, sans support visible. Partout, une énergie étrange, un mélange d'encens, d'orage, de fleurs inconnues. Dans l'ombre, j'avance à tâtons, une silhouette m'observe, des yeux brillent comme des étoiles, un souffle, une toux, un soupir, je m'avance. Serait-ce possible que tu sois là ?

Deux noms inscrits sur une petite plaque de plexi œillette grillagée et sonnette ancienne grippée clés dans la serrure mouvement du poignet le peigne glisse pousser la lourde porte de chêne d'entrée en s'appuyant sur le gros bouton hexagonal doré noir le vide une bouffée de chaleur personne chercher l'interrupteur et à nouveau constater le vide couloir vide entrée vide personne. Porte de rue en verre martelé poignée franche en inox déclenchant une sonnerie deux tons bruyante qui signale l'entrée d'un patient dans le cabinet de kinésithérapie petit bureau avec son imprimante trois sièges d'attente en plastique moulé et trois portes blanches fermées sur les pièces de massage. Porte de rue en fer forgé art nouveau peinte en noir doublé d'une vitre de verre très épais code entrer dans un sas sur la droite la porte de la gardienne aux rideaux fleuris tirés depuis des lustres réduit inoccupé abandonné. Deuxième code deuxième porte réglée pour résister et se fermer brutalement après passage carrelage ancien et volées d'escalier en bois clair à chaque mi-étage la lumière s'allume automatiquement garde-corps en fer forgé noir et la main courante en bois vernis aide l'ascension jusqu'au sixième étage paillason bon marché et dans l'encoignure une paire de bottes kaki faites pour arpenter les chemins en forêt crottées il faut y mettre la main chercher la chaussette et extirper la clé ça y est la porte grise du palier s'ouvre quelques pas sur le parquet du couloir et la cuisine exigüe en désordre sans porte

avec son comptoir et ses tabourets hauts empiétant sur le couloir ya plus qu'à se faire un café. Du bruit derrière la porte y coller son oreille pour essayer de comprendre ce qui se dit entre le père et la mère deviner les mots imaginer faire corps avec le bois tant et tant s'y appuyer et dans un geste involontaire pousser la poignée en laiton de la salle de bains vers le bas un pied en avant de reculer effarée devant les chairs nues.

Enjamber le seuil la porte d'immeuble fermée par la concierge juste après le journal télévisé du soir ouverte tôt matin pour sortir les poubelles main libérée de la main de la mère à cloche-pied sauter du noir au blanc sur le damier du carrelage. Sonner sonnette électrique boîtier gris bouton noir bricolée par le père ingénieur porte ouverte sur l'entrée la commode trois tiroirs où la mère range les culottes en coton collants de laine et socquettes qui serrent les mollets. Poignée saisie à pleine main porte ouverte en fracas un lit à chaque extrémité de la chambre colère le livre déchiré la petite sœur mal cachée derrière les rideaux. Porte battante traces de doigts cambouis sur la peinture bleue coup d'épaule sas panneau d'affichage aux tracts inchangés depuis la fin de la grève deuxième porte battante percée d'un fenestron en plexiglas encrassé coup d'épaule carton de pointage se pointer clac les rangées d'établis sous la lumière des néons. Chuintement continu de la porte tambour transparence se jeter entre deux ailes chaleur pulsée plantes vertes vitaminées badger déverrouillage du tourniquet tripode sur la cuisse contact froid de la barre repoussée. Appuyer sur le bouton de l'interphone attendre imaginer trois étages plus haut les pantoufles trainées sur le parquet jusqu'au bout du couloir les froncements de sourcils vers l'écran voir qui c'est moi



sourire à l'œil de la caméra grésillement pousser  
vivement la porte du hall ralentir le pas ralentir encore  
adapter le pas à l'autre. Deux portes closes douzième de  
la file une porte s'ouvre permutation furtive plus que  
onze entracte de quinze minutes vessie pleine ballet de  
portes hurlement du sèche-mains celles déjà passées se  
frayent un passage entre celles qui attendent serrer le  
périnée fragilisé par les grossesses mais depuis rééduqué  
attendre et à son tour se glisser derrière la porte basculer  
le clapet du verrou faire vite.

La chaleur de la cuisinière : explosion à la figure. Tout en jaune, même le globe au plafond, avec accumulation de moustiques et de mouches mortes et amortissement du blanc du verre dépoli. Jaune surtout la table centrale, couverte d'une matière entre plastique et caoutchouc, avec sa marque de vaccin antopolio comme sur la peau des autres, sans doute la chute massive de cendre d'une cigarette. Raide le placard seulement jauni à la longue, avec ses poignées légères d'aviation.

Explosion de la pendule du vestibule, autant de coups qu'à l'heure pile et une pour chaque demi. Veille du secrétaire, accumulation dans ses tiroirs de livres de pêche, d'albums de timbres et de pinceaux dépareillés. Derrière, la cache des cannes et au-delà du rideau, les friandises réservées. Sous la lumière d'en haut, grille de protection et d'accroche d'une corde à sauter d'entraînement, jadis...

Explosion d'espace à l'entrée de la salle de séjour. Explosion de bois vieilli, Henri II pour l'attrait commercial d'une certaine époque, couleur lointaine de la tapisserie de fond, un mousquetaire au verre haut. Lourdeur du fauteuil et de la banquette, après écrasement des siestes et des soirées télé de tant d'années. Légèreté des chaises canissées, promptes au rebond des joueurs de barbu et des joueuses aussi.

Explosion de la chambre au lustre de cristal. Surgissement de pas de danse mondaine sur le plancher.

Regard lourd pourtant de l'armoire sombre. Beethoven sur la cheminée dans le regard de Bourdelle, livres dans la petite bibliothèque-vitrine au regard possible des insomniaques. Minuscule table de nuit pour les débuts de nuit par écrasement de sommeil. Contre-vent parfait, avec fente de perspective au mimosa de février...

Explosion de la chambre à la banquette, explosion sonore des ressorts à la résonance inusable de doigts inspirés. Susurrations l'hiver par le froid de descente de cheminée. Etagère aux maquettes aériennes, aux porte-clés, aux voyages, aux rêves. Porte lourde d'armoire, grincement prometteur de la redécouverte des gros albums à image, explosion d'enfance.

Explosion de lumière haute du couloir, recul par la chicane des constructions récentes, sanitaire oblige. Sans cela, exceptionnelle piste à billes de terre et de verre, idéalement rainurée de carreaux de faïence ancienne. Porte finale, avec clou de suspension de quelques clés, avec système à chaîne d'ouverture-fermeture de l'extérieur en parfait contrôle. Au-delà, le jardin. Bruit des bambous au souffle du vent d'autan. Fraîcheur du puits à travers la tiédeur des fins de jour d'été. Blancher des fleurs d'amandier au mi-temps d'hiver. Touffeur des feuilles de la treille de muscat. Affolement des guêpes. Senteur du lierre de début d'automne. Affolement des abeilles...

Explosion finale !

La chaleur est dans le dos et pousse la sueur est dans le cou et pousse devant elle est verte sombre elle sent l'humidité feuilles immenses brillantes d'une pluie passée une brume légère monte s'y agrippent des racines comme autant de doigt protégeant la porte et son seuil la poignée est brûlante l'air épais il faut être volontaire il faut vouloir entrer appuyer porter le poids de son corps si petit soit-il vers l'avant contre elle actionner les muscles du bras du poignet ferme la main contre pour que le vert cède qu'il s'ouvre la chaleur s'engouffre et le corps pénétrer. L'escalier tourne son béton brut ses marches enivrées s'enroulent un serpent son sang-froid son sifflement compter jusque seize ou plutôt un décompte qui s'avance les secondes sont les marches sont le béton l'arbre à la sève rouge comme cette porte seule qu'il faudrait entailler et la façade qu'elle condamne l'œil est minuscule un noeud dans le grand temps de l'arbre qui ne laisse rien deviner du silence ou des jeux de l'autre côté comme il faut basculer dans cet autre versant du monde ne pas sonner ne pas frapper dans un glissement entrer. Lumière jaune très jaune très faible les sons ricochent se pendent aux rais de lumière que les pas piétinent un à un le parfum de jachère ne se dissipe pas accroché aux murs lisses très lisses ne pas reculer ne pas cueillir les fleurs sauvages du chambranle juste une porte blanche comme les pensées volatiles des oiseaux s'effarouchent du frisson de la serrure un grincement avancer. Des grappes de baies vives

odorantes garnissent ses panneaux le miel ou le soleil un  
reflet un miroir quelque chose qui se traverse translucide  
une transparence qu'on n'ose du doigt effleurer les gonds  
vibrent la matière s'étire change on devine le ciel ou l'eau  
elle est grande devant elle s'épaissit au métronome des  
pas qui approchent les montants appellent comme  
appelle la mère l'enfant à l'heure du coucher c'est la nuit  
un demain possible un fruit défendu qu'est cette porte  
abaisser les paupières penser en étoiles alors quand le  
corps s'engourdit passer. D'acier et de verre l'hiver  
quand le ciel s'appuie aux épaules des vivants les  
poussant vers deux portes un tri deux files un choix deux  
solutions elles sont neutres elles ne disent rien de  
l'amont de l'aval elles coupent couche de glace pour  
surfaces dessous les profondeurs un océan peut-être un  
monstre peut-être le chant de la porte divise l'âme de la  
porte cache un dessein peut-être un paysage peut-être  
d'acier et de verre l'hiver les mains tremblent les joues  
rouges et la paume contre le battant le cœur refroidi  
alors traverser.

Tout est moche : La porte en métal et verre moche le carrelage pissieux du long couloir qui mène à l'escalier en bois usé autrefois on mettait les poubelles là les boîtes aux lettres en métal dézingué les murs recouverts de papier gaufré les renforcements à mi-étage autrefois il y avait des toilettes à la turque la porte de l'appartement marron fermée bien sûr tout est moche.

Tout est luxe : La porte en ferronnerie sophistiquée, au travers on voit le hall tout en marbre et colonnades, plafond à caissons peints, ascenseur en acajou escalier double tapis moelleux lustres en Murano mais la porte est fermée bien sûr tout est luxe.

Tout est misère : L'odeur de chou aigre d'abord et puis la porte disjointe, le couloir sans éclairage et les boîtes aux lettres désassorties au manque de goût de chacun, au fond la porte toujours ouverte des toilettes et leur lamentable céramique marronnasse jamais nettoyée, son odeur se disputant avec celle du chou aigre, monter l'escalier étroit que les Marocains descendent en rasant les murs, murs immondes maculés, scarifiés, desquamés, ornés de coulures brunes pétrifiées le long des tuyaux, tout est misère alors ils se plaquent contre cette merde pour nous laisser passer, nous les princesses du deuxième qui ont même des toilettes derrière notre porte misérable plus d'équerre depuis des lustres, on quitte donc l'odeur de chou pour l'odeur de chez nous, moquette grise bon marché, lit encastré dans les étagères en contreplaqué qui courent tout autour du studio livres

et 33 tours à foison appareils photo chaîne hifi au bout la table le frigo une fenêtre étroite et la cabine de douche avec WC qui n'isole que de la vue tout le confort en somme dans une semi-obscurité, les rideaux à carreaux n'y sont pour rien.

Tout est triste : La porte dont on n'a aujourd'hui la clef dont le bruit résonne dans la cage d'escalier où tout résonne toujours, les cris, les pas, les portes qui claquent une tête brune apparaît dans l'embrasement, maman... non mais une venue pour le ménage, un peu aider votre père, au bout du couloir on voit la bergère Louis XV du salon et dedans une toute petite mère dont le bas du corps est dans le plâtre pour corriger quelque chose explique la dame, ce qu'on voit celle qu'elle bouffe un croissant et fout des miettes partout, on pense au père si tatillon, on voudrait que ces deux-là partent.

Tout est humide : La porte en haut du perron bois vitre fer forgé. On gratte sur une grille de fer les pieds boueux du chemin qui y conduit, la serrure s'ouvre avec une grande clef toute simple mais il faut la pousser avec tout le poids du corps car elle s'agrippe au sol et marque les tomates de griffures noires, ça sent le champignon, saisis par le froid on laisse l'escalier qui nous fait face pour traverser la salle à manger la cuisine puis la grange glacée et en ramener de grosses bûches et du papier journal, on se bat avec les allumettes humides et quand le feu a enfin pris on traverse la salle à manger dans l'autre sens puis le salon en faisant grincer le parquet en bois brut qui s'enfonce par endroits afin de remplir le poêle de mazout dont l'odeur recouvre déjà celle de moisi.

Tout est rêve : un perron courbe et une vieille porte en bois et fer forgé dont on a les clefs on contemple la cage

d'escalier repeinte couleur beurre frais on pose son sac sur les carreaux de ciment couleur d'argile on entre dans la cuisine dont on contemple l'aménagement Ikéa et sa cuisinière Rosières à l'ancienne et puis contempler le jardin depuis le bow-window du salon dont on adore aussi la cheminée de marbre rouge et le parquet ciré et vite y filer scruter le bourgeonnement des roses



Toute première porte entrouverte sur l'enfant, laissée seule au berceau de la nuit, rai de lumière sur l'enfant qui pleure, gigote, tombe, jambe cassée. Première porte entrebâillée sur l'enfant qui crie, gémit, *portez, portez, supportez-moi s'il vous plait*. Porte poussée et violement refermée par l'adolescente frappée, cravachée, à terre contre le sol, contre le bois de la porte verrouillée et de l'autre côté, coups cognés contre la porte pour défoncer, les oreilles bouchées par des mains tremblantes, attendre, ne pas bouger, porte-rempart, ne pas ouvrir, ne pas souffrir. Et se lever, ouvrir silencieusement la porte-fenêtre au milieu des chuchotements et des rires étouffés de la voiture garée dans la rue. L'adolescente jette son sac, se laisse tomber, attrape ses affaires et file dans la caisse qui s'en va danser dans l'obscurité. Assise sur une chaise, entre deux portes fermées, elle écoute la sentence, virée, bannie, exclue de l'éducation Nationale, *prenez la porte, sortez par elle et fermez-la, on ne veut plus de vous. On ne veut plus de toi*, porte claquée par la jeune fille, délaissée de l'éducation parentale, qui s'en va travailler et louer sa propre porte à elle. Deux portes ouvertes, intérieur nuit, donnant sur des planches de théâtre éclairée par des projecteurs, la voix de la comédienne déclame les textes, âme torturée qui dit les mots pour se faire entendre, et, intérieur jour, attrape les assiettes, pose les verres, lave la plonge et rêve d'une destinée grandiose, nuits et jours, jours et nuits, sans relâche. Franchie la porte gardée par des hommes musclés, elle danse sur la piste éclairée pour se retrouver nez à nez avec le soleil tout frais. Porte fermée, porte fermée, porte ouverte, porte fermée, porte fermée, porte

ouverte, fermée, ouverte, entrouverte mais refermée, la jeune femme fatiguée à force d'espérer. Son corps peine jusqu'à la poignée, comment continuer à pousser ? Essoufflée, elle arrive devant la fine porte du sixième étage, frappe, la porte s'ouvre. Lumière chaude, table mise, lune dans le ciel, un corps l'accueille, timidement, elle entre. *Si tu passes la porte, ce n'est pas la peine de revenir*, de rage, elle cogne contre celle qu'elle s'apprêtait à ouvrir. Partir, pas partir, partir, pas revenir, non, pas partir, pas partir, tiraillée entre sa main sur le loquet et le pied collé contre le seuil, elle hésite, pour la première fois, elle hésite. Et restera. Porte fermée sur cocon douillet, construction, déconstruction, pleurer, parler, crier, se déchirer, s'aimer. Convoquer les cœurs, la chaleur, les bébés, la renaissance. Renaître, grandir et tâcher de tenir éternellement, la porte ouverte.

Mes portes sont juste entrebâillées. Les siennes avant qu'elles soient refermées. Lourde métal et bois qui glisse trop bruyante. Quelques raies de lumière dans la pénombre du wagon. Restes d'un portail. Fouiller dans les décombres chercher ce qu'elle peut sauver. Hautes grilles Institution Catholique Notre Dame de la Bassée. Pension messes rigueur chaleur de grandir en troupes de filles savoir plier le linge les chants lui reviennent remplacent effacent d'autres souvenirs elle voulait devenir bonne sœur je crois elle l'a dit. Porte du dimanche jaune poignée ronde au tour doré usé de toutes les mains. Vue sur le salon piano violoncelle partitions gammes répéter. Porche de l'église. Odeur de l'encens l'orgue les chœurs la robe la photo conservée dans la boîte en carton. Haie de cotonéasters. Pavillon trois chambres séjour grenier jardin garage commerces et école. Rideau de perles en plastiques. Cuisine voûtée fraîche et sombre odeurs de terrine de morilles pièges à mouche. Portillon de bois sa cloche bavarde. Balcon devant montagnes avec chat.

Petits pas chaloupés sur ciment corps étiré et bras levé hissés sur pointes des pieds doigts posés sur le bout du bec de canne en aluminium corps rabattu sur talons en poussant et ouverture brusque de la porte de bois brun. Une grande pièce peinte en blanc vide sauf quatre petits bancs au ras du sol. Sur tomettes jusqu'à la porte simple de bois peinte en jaune poussée par la main juste posée sur le panneau. La pénombre et l'odeur du thym sur la table à côté d'un tian. Le macadam une marche la grille peinte en noire comme la grosse serrure grinçant sous la clé sortie de la poche poids du portail béant soudainement. La terre battue et l'herbe rare de l'espace nommé jardin. Au bout de l'allée de dalles cimentées la porte bleue à imposte de vers cathédrale doigt sur sonnette ronde peinte en bleu dans l'embrasure blanche tap-taps sonnante derrière porte. Corps s'effaçant et vestibule pierre de taille. Un bras tendu devant l'attente vers la poignée de cuivre des doubles glaces de la porte vitrée. Une femme assise dans un salon de chintz à grandes fleurs de bois blonds et de vitrines pour céramiques. Sur le trottoir devant lourde porte de bois sculpté un doigt en face d'un des noms sur la plaque émaillée un grésillement et un déclic serrure. Vestibule mur beiges moulurés carreaux de sol dessinant un tapis un ascenseur derrière une grille à gauche. Deux pas vers la double porte de chêne clair entrebâillée. Une tenture à repousser sur un vestibule allongé entre doubles portes vitrées. Vers la porte vitrée de droite ouverte par le bras

de l'annonciatrice. Salon bourgeois sans grand caractère et sourire chaleureux. Le long de la plate-bande et les roses trémières vers la double fenêtre à droite de la porte sous auvent de tuiles et la petite cloche jugée trop bruyante un profil aperçu derrière mousseline carreau frappé par un doigt replié un appel et ouverture de la porte. Une petite entrée patères pour vêtements petite table à gros bouquet et une silhouette s'effaçant pour invite.

La poignée ronde de métal fer forgé l'entrelacs de torsades dures et rugueuses le noir douloureux à saisir à pleine main la vieille main fatiguée rétive à tourner maintenant ouvrir n'y parvient il faudra la changer la changer contre une mais comment contre le mur pas suffisamment d'. Le couloir son carrelage glacé vert clair à bordure noire en haut à droite l'assiette brune suspendue en peinture pâteuse un chalet malhabile sous le sapin droit sinistre plâtras obscur sur la neige blanche la tache jaune des fenêtres soir grande solitude. Étroite ogive fine en bois vieux peut-être le furoncle des clous en haut grille de la minuscule fenêtre trou comme un hublot sur. Le clair-obscur sa cataracte trouble de poussière l'écume tremblante de la toile d'araignée un souffle à peine la travée défaite de bancs cassés un renversé pattes en l'air impuissant abandonné le profil aveugle de la statue contre le trait de pierre dans l'angle à droite. Rectangle métallique vertical et sombre découpé dans l'autre long rectangle horizontal s'ouvre en fracas résonnant dedans. Enjamber. Dalle béton machines grasses et luisantes caisses en bois maculé remplies de pièces ou grouillantes vers de limaille tordue tranchante odeur de sang. Doubles portes rouge-brique coupe-feu claquent sinon collées au disque de l'électro-aimant. Long couloir brancards sous les néons incendiaires voix d'échos. La porte en bois et sa grosse pierre de seuil, large et lisse d'usure. Le rideau de porte anti-mouche douceur de cascade frôle la peau nue. Porte cochère en bois bleue

massive bouton métallique brillant cuivre soleil digicode bouton d'appel grésillement claquement d'ouverture de la gâche. Couloir étroit sombre respir profond de poussière et d'humide. Porte rouge brique. Ronflements. Ancienne porte d'entrée recyclée en porte de chambre panneau verre martelé ouvrant au tiers supérieur courants d'air. De chaque côté un dedans garage obscur versus chambre humide ou retournement. La porte en bois a été repeinte en vert foncé la pierre de seuil est inégale creux et bosses par endroits les plus brillants. Plancher gris disjoint grinçant le corps enseveli de la cave pousse ses os invisibles d'air glacé. Porte-rouge brique. Cognements. Hurllements. Porte métallique blanche serrure clés solide poignée. Le sas le placard les étagères avec les draps les serviettes les gants tout le nécessaire pour plus tard bientôt. La porte sous le demi-cercle la couronne de briques et de pierres comme un roi dans sa pièce de monnaie. La table verte en formica et ses tabourets le fourneau le pique-feu et le sceau à charbon le lino rouge-brique comme. La porte rouge-brique. Carrelage gris au sol une explosion de crachats partout de minuscules monticules de crachats une éruption gluante et âcre on dit qu'ici sentir la mort on se questionne vraiment l'odeur de ? L'autre porte métallique blanche la poignée levier pour. Le lavabo métallique le WC métallique le lit métallique vissé dans l'odeur d'urine l'odeur sueurs cris larmes excréments désinfectant (est-ce que je suis à la morgue ?). La porte en bois est fermée sous les tuiles noircies les plaques de bleu affadi se brouillent s'écaillent tombent dépecées entre les grandes griffes grises dessous encore le vert pauvres traces. À droite la porte de l'escalier les marches du grenier le mannequin de couturière danse sur son cercle de fer une ballerine maudite de boîte à musique.

Double porte de l'ascenseur léger ressort de l'arrêt dans les jambes dans les genoux déchirure sur. Les piliers les tables les chaises les assis les debout les déambulant les balançant comme des métronomes le fourre-tout des conversations des appels des murmures des répétitions cris ressassements noms litanies sons et charpie des des des pas qui frottent des des des mains qui tordent serrent tiennent pendent sous les dormeurs cassés devant la télévision des des des engloutis dans le cercle harnaché des fauteuils hauts vient la rampe droite jusqu'au corridor des chambres enfin ton balcon les graines éparpillées le nichoir où une mésange est venue. Que tu regardais.

*aller où sans fin dans l'embrouillamini des portes à découvrir franchir laisser retraverser comme dans ces souterrains caves mondes vertigineux des contes – et par où revenir ?*



Pousser la porte sans poignée d'un grand coup d'épaule se retrouver dans l'obscurité perdre sa trajectoire respirer une odeur de moisi se boucher le nez chercher en vain la lumière étirer les bras poser une main sur un mur glacé et humide avoir peur se raisonner. Traverser ce couloir dans le noir tu l'as déjà fait encore quelques pas tu trouveras l'autre porte face à toi déjà tu les entends.ils t'attendent ils savent que tu arrives enfin ouvrir l'autre porte attention la marche éblouie par la lumière tu risques de tomber ils se précipitent vers toi tu les caresses ARRÊTEZ d'aboyer leur dit sa voix ARRÊTEZ laissez là passer je suis arrivée. Les deux grandes portes sont ouvertes, une petite lumière rouge sous une croix guide mes pas ils sont tous là ils me regardent.je ne les vois pas je me tiens droite dans ma robe de première communiant. Au milieu de la porte en bois une enseigne en fer blanc annonce « Entrez sans frapper » la poignée ne résiste pas à mon geste la porte s'ouvre stridentes assourdissantes percutantes sont les notes du bruit de la machine à bois qui trône dans la menuiserie je me bouche les oreilles un énorme tronc d'arbre se fait débiter ses copeaux s'envolent avant de tapisser le sol de terre battue les parfums de bois de résine de forêt m'enchantent où est-il mon grand-père mon ventre à faim je crie je l'appelle il ne m'entend pas enfin il m'aperçoit Grand-mère te fait dire que le repas est prêt il lève les yeux vers une énorme horloge toute poussiéreuse il est 13 h apparemment il a compris. Deux grosses pointes sur cette porte de derrière, elles servent à attacher les pattes des lapins avant de les dépecer c'est une porte triste je soulève le verrou j'entre dans une

pièce sans fenêtre où on cultive des endives et où sont rangées pour l'hiver les conserves stérilisées de haricots verts et petits pois je traverse avec hâte cet endroit sombre passage obligé pour réussir ma mission et me dirige vers une autre porte fermée je sais où est la grosse clef je soulève un panier en osier elle est bien là c'est vraiment une énorme clef couleur de rouille elle grince de vieillesse à son entrée dans la serrure et puis miracle ça marche j'entre je cherche l'interrupteur du bout des doigts enfin la lumière les barriques sont là alignées je dois trouver la bonne je la repère au robinet en bois qui dépasse de son flanc arrondi je prends ma bouteille vide met le goulot sous le robinet elle se remplit de vin une envie irrépressible de faire pipi me saisit personne ne me verra alors pourquoi ne pas m'octroyer une petite rivière qui coule à mes pieds se frayant un chemin sur la terre battue de la cave, la bouteille de vin est pleine j'ai rempli ma mission. Après 19 h la porte sera fermée c'est un ultimatum ne pas être en retard je sonne la concierge vient m'ouvrir je traverse la cour aux quatre chênes et me dirige vers une immense porte vitrée à deux battants donnant sur une grande entrée avec à gauche les salles d'études et en face un gigantesque escalier qui me conduit à ma chambre je suis dans le dortoir des grandes avec chambre individuelle j'ouvre ma porte elle n'est pas fermée à clef je pose ma valise sur le lit, c'est un dimanche soir à l'internat.

*En passer par elles les portes, s'y perdre parfois, s'y retrouver parfois.*

La porte en bois de chêne à deux vitrages rectangulaires protégés par une grille décorative. La poignée ronde et dorée ne sert pas à l'ouvrir. Elle s'ouvre d'un mouvement de clef sur un couloir au carrelage ancien. Tapisserie beige dans l'escalier à la rampe cirée et effluves de potage aux légumes. La porte en fer peinte d'un vert forêt que l'on entretient chaque printemps. On la pousse la ramène à soi la pousse encore ôtant du bout du pied les graviers et gravillons qui la retiennent. Le sol est noir et les étagères poussiéreuses d'oubli ou de désinvolture sans aucune fioriture sur les bacs remplis d'objets hétéroclites trouvés dans la laisse de mer. La porte vitrée à la peinture écaillée et la poignée de fer gris s'ouvrant sur la cuisine surchauffée par le poêle plein des bûches ramassées l'hiver passé entreposées derrière la porte en contreplaqué que l'on aperçoit dans l'enfilade de l'évier et qui mène au garage. La porte assemblage de planches clouées collées qui se soulève par une corde grosse comme un poignet menant à la cave où des bouteilles sont rangées à plat dans des casiers d'acier. La porte enjambée tête baissée la poussière en suspension dans l'air sous la lucarne recevant la lumière. Pas un bruit pas un espace pour faire une enjambée quelques petits pas à peine jusqu'aux livres empilés aux revues de mode conservées depuis des années aux objets que l'on n'a pas voulu jeter.

Recroquevillée dans le fauteuil trop profond pour son petit corps d'enfant l'écran lui fait peur. Pas une porte un écran. Un écran qui fait peur. Salle sombre couleurs obscures enfants perdus robe rouge de Miette dont la jupe aux grandes fronces virevolte. Onze ans douze ans le film vient de sortir dans certains pays interdit aux moins de douze. Géant doux qui porte Miette barque bousculée par les flots noirs. Atteindre quelque chose une île là-bas derrière l'écran. Envie de fermer les yeux de ne pas voir. Peur de montrer qu'elle voudrait être ailleurs pas là dehors sur la plage de Cassis en vacances. Main qui se pose sur son genou. Tremblement. La main remonte sur sa cuisse sous sa jupe. Ne dis rien tétanisée ferme les yeux. Monte encore plus haut. Touche et caresse s'insinue s'immobilise reste. Ça dure longtemps. Écran noir. Ne t'en fais pas il n'y a rien de mal juste un câlin. N'a pas aimé le film ne peut rien dire d'autre ne peut pas expliquer pourquoi fait trop peur colère si on lui demande plus. Porte d'un bureau celui de son beau-père refermée sans bruit mère absente. Tétanisée ferme les yeux le laisse faire avance frôle mains doigts en elle. Traquée porte de son bureau piscine. Ferme les yeux tétanisée. Se sent comme une proie. Traquée. Avoir honte se sentir sale peur de faire mal peur de mal faire. Colère. Le laisser faire ne pas y penser fermer les yeux s'absenter être ailleurs. Douze ans treize ans toujours ça dure toujours. Se laver se baigner c'est l'été. S'habiller comme en hiver pour se cacher. Colère si on lui pose la question.

Tu es jolie pourquoi toute cette colère. Si triste. Ne rien pouvoir dire à personne. Peur de faire mal peur de mal faire. Tout dire du beau-père impensable. Ne rien briser. Plutôt se briser s'anéantir exploser. Porte de son bureau piscine encore. Personne ne voit rien. Être assez grande pour pouvoir s'échapper sans se justifier. Surtout ne rien dire. Partir. A dix-sept ans parle enfin à un oncle il se suicide peu après. Coupable se sentit coupable ne plus rien dire à personne. Jamais ferait trop de peine. Peut porter seule le fardeau alors que se déclare en plus la maladie de sa mère. Porte de la chambre d'hôpital où sa mère meurt. Parle enfin. Porte plainte vingt-trois ans plus tard. Porte de la gendarmerie. Porte de l'avocat. Porte du juge d'instruction se déclare incompétent. C'est le confinement pas de nouvelles. Dit enfin haut et fort l'inceste. Ne cache plus rien a réussi à faire paraître un article dans Le Monde où elle s'appelle Jeanne P. « le parcours du combattant de Jeanne P. victime d'inceste, sans nouvelles de la justice depuis deux ans ». Porte du deuxième juge d'instruction. Témoins parler raconter avoir mal soutiens avoir mal malgré les soutiens. Témoins la femme de ménage qui partaient en vacances avec la famille le frère qui était très petit le notaire l'ami de la famille. Ceux qui veulent bien parler et ceux qui ne veulent pas. Parler encore. Redire toujours les mêmes choses. Porte du tribunal qui ne s'ouvrira pas. L'homme s'est suicidé après avoir reconnu les faits. Cherche à comprendre son histoire et à se reconstruire. Elle a quarante et un ans. Elle vit et travaille hors de France désormais.

À droite sur le palier une lourde porte à double battant en bois verni et moulures s'ouvrant avec une clé de fer noir serrure encadrée de cuivre doré sur immédiatement les patins le parquet et les fusils accrochés les uns sous les autres face à cette porte d'entrée . Porte blanche en bois mouluré à bouton de porcelaine blanche qui bouge dans son logement comme trop petit pour la porte que l'on tourne vers la droite en s'y reprenant plusieurs fois pour qu'il accroche donnant sur la cuisine avec tables et tabourets en formica bleu en face une grande fenêtre blanche sur ciel et sur cour. Porte à deux battants l'un au-dessus de l'autre vert délavé s'ouvrant en appuyant avec un loquet directement dans la pièce autrefois écurie maintenant avec table bancs lits et grande cheminée de pierre. Haut de porte simple vitrage et bas en bois peint vert bouteille écaillé s'ouvrant sur sol non carrelé escalier béton trou dépierré sous l'escalier laissé en terre ciment poussière puis la pièce avec dans la perspective des chaises paillées dépareillées. Porte blindée en métal laqué rouge sombre serrure à trois points qu'il faut tirer par la poignée tout en enfonçant la clé crantée s'ouvrant sur une entrée carrée distribuant les lieux par trois portes une petite bibliothèque vitrée un coffre à bazar dans une touffeur poireaux choux-fleurs naphtaline moisissure régnant depuis des semaines sans doute aucun. Porte en contreplaqué recouverte de bandes de tôle ondulée clouées peintes à la peinture au plomb verte décidément ce vert pour les portes se tirant par le gros

verrou de métal immédiatement une marche descendante en béton et le sol de terre battue poussière débris de bois mort au rats morceaux de grillage vert. Porte blanche laquée que l'on vous ouvre sur un cockpit avec coussin radio chewing gums biscuits chauffage musique tableau de bord lumineux et moteur silencieux. Porte minuscule quasi masquée dans un caisson non éclairé sur la gauche du grand portail de la cathédrale que l'on pousse comme un ventail bois verni noirci à l'endroit des mains s'ouvrant vers le rebord ouest de la nef derrière le dernier banc de bois et repose-pieds ou pose-genoux tout dépend de l'époque et de la foi.

La porte en haut de l'escalier des invités est vitrée il y a un rideau la poignée est ronde un cône intérieur autour d'un bouton qui poussé ouvrirait la porte si elle n'était pas fermée à clé et révélerait l'intérieur au visiteur que je pourrais être maintenant après des dizaines d'années. La porte est blanche comme les autres portes on n'a pas le droit de l'ouvrir si elle s'ouvre c'est le froid immobile de la pièce sans désordre où l'on hésite à entrer où c'est certain on a été conçu. La porte résiste si on la l'ouvre pour l'ouvrir l'air étiré résiste dedans le noir les étagères sur tous les pans de murs entourant un puits au centre où être en punition oublié jusqu'à maintenant. La porte haute et lourde et cintrée de verre dépoli s'ouvre sur un hall puis un escalier à rampes droites des voix effacées résonnent dehors sont les montagnes rien ne sera jamais plus grand. La porte est on ne peut plus haut à peine sous le plafond et poussée on est dans un couloir en très légère pente avant d'arriver dans la salle longue et au bout la fenêtre avec vue plongeante sur la fourche des routes. La porte a une vitre à hauteur de tête ouverte on descend encore de quelques marches la cuisine est sombre comme est sombre la chambre à côté un escalier et la cour et en contrebas en descente abrupte la rue des tanneurs tombant. La porte est dans la nuit la clenche elle est secouée dans le demi-sommeil la porte ne s'ouvre pas derrière le voisin d'une voix d'homme indiqué qu'elle est fermée perdition dans la maison inconnue.



La porte est un raccourci pour accéder à l'autre pièce sans abattre un morceau de mur pour construire une porte à ouvrir. Le mouvement de la porte est identique au mouvement de l'écriture. L'écriture commence à partir d'une expérience que la porte elle-même ne peut épuiser. La porte commence par une expérience que l'écriture elle-même ne peut épuiser. La porte a continuellement besoin d'autres phrases pour la précéder et la suivre même si elle n'a pas besoin de mettre sa confiance par écrit. Les invités et occupants de la maison sont partis depuis longtemps et ont même oublié leurs phrases ici et là autour de la porte dans une atmosphère délicate qui est d'un grand réconfort pour ceux qui n'ont plus qu'à se soucier d'écrire. Une phrase est souvent constituée de bois préfabriqué tout comme une porte. Une porte traite les phrases comme si elles étaient ses pairs. Les phrases sont comme une fine poussière qu'il faut continuer à regarder avant qu'elle ne disparaisse progressivement comme un arc-en-ciel. Un arc-en-ciel est lui-même une membrane comme les mots et les portes. Une membrane entre l'égout et le silence. La porte est comme une paupière comme deux paupières ensemble comme une paupière superposée l'une sur l'autre. La porte est rembourrée pour que la pièce à l'intérieur paraisse si grande qu'elle peut à peine la contenir. Je contourne la porte avec une paire de ciseaux et cherche l'endroit exact. Je coupe la porte avec des ciseaux comme s'il s'agissait d'une phrase coupée en deux et elle se détache comme une coquille d'œuf du jaune à l'intérieur. Mais la porte n'est remplie que de feuilles et d'autres phrases. La porte qui semble être

garée là comme un arc-en-ciel. Cela me fait penser à un appareil photo mais je ne sais pas pourquoi. Matin. Manteau et bonnes intentions. La porte scintille dans le noir comme une phrase. Désert. Les sirènes arrivent. Elles ont soif. Elles grimpent sur le placard pour récupérer la sauge. Elles la mettent dans leurs poches avec de la musique classique. L'étage est à leurs yeux une distance non négociable. Elle ne peut être ni déduite ni commuée. Dans la pièce au-delà de la porte se trouve leur salon où elles peuvent enfin marcher pieds nus. En Italie il n'y en a plus. L'Italie passe comme un arc-en-ciel dans mes cheveux courts et je n'ai pas encore vraiment regardé la porte. L'élégance d'un chien d'appartement. Tenir la poignée c'est retenir la porte et l'empêcher de s'envoler. Les phrases et les mots des invités deviennent lentement noirs comme un arc-en-ciel. La serrure est comme un trou dans la porte comme s'il s'agissait d'un trou dans un rideau. Je me souviens quand j'ai vu la porte pour la première fois. Trouvée en délire non loin de la mer comme un arc-en-ciel. Une maladie de peau et on ne pouvait pas l'introduire dans la maison. Maintenant elle grimpe haut sur le mur. Comme les sirènes. Comme un berceau. Il y a un pigeon sur la porte. Il y a un pigeon sur le berceau. Aussi immobile qu'un employé municipal. Comme une ancre employée par la municipalité. En Italie il n'y en a plus de pareils.

Je pousse la porte et j'entre un peu essoufflé six étages à monter. La porte est fine un bois pas très épais mais ouvre sur un intérieur qu'elle protège le mien. Passé le seuil à main gauche un évier deux plaques de cuisson dessous un frigo au-dessus deux placards. À main droite le mur vide puis les piliers d'une mezzanine bois clair doux tendre. l'espace est petit quinze mètres carrés en tout il faut y loger tout un appartement alors mezzanine. Au-dessus le lit au-dessous le salon. un canapé un tapis rouge orientale une table basse. En face une chaise de paille. À droite de la chaise l'unique fenêtre mais grande qui donne sur une cour fleurie calme malgré le cœur de Paris. Devant la chaise un bureau qui est une vieille table dix-neuvième siècle de cuisine en bois sombre avec petit tiroir en son milieu. Sur la table deux briques rouges soutiennent deux planches de bois blanc qui soutiennent mes livres. Au mur un tableau. Je pousse la porte et j'entre. une soupenette avec fenêtre petite donnant sur des montagnes vertes et noires. aux murs un papier peint couleur aubergine parsemé de petits cercles bleus pâles organisés en rondes formants des fleurs. Même papier même motifs au sol un tout petit peu plus clair permettant de distinguer horizontalité et verticalité. Face au regard une table recouverte d'une nappe peut être en toile cirée peut être en toile tout court orange parcourues de linéaments blancs crème courbes. Dessus une statuette un pot ou bien un samovar une coupelle contenant deux figues fraîches pas encore mures. Au milieu de la table posées dessus en vrac trois aubergines ventruées et fermes. À gauche un miroir dans lequel se reflète de biais la table. Derrière la table un paravent de

tissus ou de papier vert d'eau parcouru de motifs dansants blancs. À droite grand rectangle de tissus ou papier jaune moutarde imprimé de fines fleurs blanches aux branches noires pour masquer un trou du paravent. Derrière le paravent on distingue une porte ouverte avec derrière un rideau. Je pousse la porte et j'entre. Le sol est un parquet usé qui semble avoir été peint en bleu vert pâle puis malhabilement poncé. À main gauche une chaise de paille calée devant une porte bleue. Juste après cette porte bleue dans le mur bleu également un clou pour soutenir un torchon de coton blanc épais et sale lourd liseré d'un filet rouge. A droite du torchon une vieille table dix-neuvième siècle de cuisine en bois sombre avec petit tiroir en son milieu supportant un broc de toilette dans une bassine une brosse un savon un verre une carafe deux fioles. Derrière la table un miroir de barbier dans un cadre de fer blanc accroché au mur par une chaîne reliée à un clou planté. À droite du miroir une petite fenêtre à cadre de bois ouverte à l'espagnolette sans visibilité sur l'extérieur puis un porte manteau horizontal cloué dans le mur supportant trois chemises blanches bleus d'ouvrier sous un petit tableau de paysage. Sous le porte manteau une autre chaise de paille et à droite de la chaise en amont du porte manteau un lit gigogne collé contre le mur auquel sont suspendus quatre tableaux encadrés deux paysages surmontés de deux portraits un homme et une femme. L'homme pourrait être l'occupant de cette chambre. C'est même certainement lui. Au pieds du lit à main droite une porte. Je pousse la porte et j'entre.

*Codicille : La première porte qui s'impose à moi, dans cette consigne à teneur autobiographique est le petit studio parisien qui fut mon premier « chez moi » après avoir navigué de chambres de bonnes en chambres de bonnes, comme en de simples lieux de somme dans le Paris de la deuxième moitié des années 1980. Petit studio qui fut à la fois terrier et ouverture vers le monde : isolation volontaire du socius, plongée dans l'art. D'où la pirouette narrative de ce texte dans lequel je décide d'ouvrir les portes sur des tableaux de peintres qui m'accompagnèrent à cette époque. Ici donc, choisis parmi d'autres, la « Nature morte aux aubergines » de Matisse et la chambre de Vincent van Gogh à Arles. Je choisis d'employer comme éléments de lien entre la peinture et ma propre vie une même description au mot près d'un même objet (la table) dans le tableau de van Gogh et le studio décrit en premier dans le texte ainsi que la même chaise, archétypes qu'on trouvait en quantité, à l'époque, chez Emmaüs.*

Avancer dans un long couloir un peu sombre les murs défraîchis réverbérant à peine la lumière tremblante d'ampoules fatiguées. Ouvrir les portes qui se présentent les unes après les autres chaque battant grinçant révélant un univers figé dans le temps traces et souvenirs entremêlés. Chercher l'issue le moyen de s'échapper de ce lieu dans lequel on se sent enfermé poursuivant malgré tout sur sa lancée vaille que vaille en ouvrant encore d'autres portes. Dans la répétition infinie de ce geste mécanique. Ouvrir fermer ouvrir fermer. Et derrière ces portes d'autres encore comme autant de souvenirs communiquant ensemble tout en écho et correspondance intimes. Frôler le mur les mains effleurant du bout des doigts la peinture écaillée son léger relief irrégulier qui s'effrite sous la pression. Pousser la porte. Découvrir une pièce aux murs verts tapisserie déchirée près de la fenêtre un fauteuil en velours élimé terni par une épaisse couche de poussière les traces d'un corps assis là autrefois. Continuer. Pousser une autre porte sombre. Sentir sous la main sa poignée de porcelaine à la matière lisse et froide. Sur une porte en bois brut les marques de gestes et frottements répétés. Une cuisine vide sur la table des assiettes empilées un verre fendu une flaque d'eau sur la nappe cirée aux couleurs vives auréolée d'ombres l'eau renversée un peu plus tôt tarde à sécher malgré la chaleur étouffante de la pièce. Continuer d'avancer malgré tout dans ce couloir étroit. Longer les murs.

D'anciens cadres photos y ont laissé leur trace sur le papier peint jauni brûlé par une lumière trop vive qui laisse imaginer les visages effacés disparus avec le temps. Tourner la poignée dorée d'une porte blanche. Entrer dans un salon aux fauteuils trop larges l'imposante cheminée attire le regard son âtre noirci depuis longtemps. Poursuivre. Franchir une porte vitrée des ombres fuyantes au fond de la pièce sur le sol en damier formes insaisissables se dérobant sous l'éclat vacillant. Poser la main sur une poignée dorée. Une salle à manger s'ouvre sur une table dressée figée dans l'attente les petits plats dans les grands vaisselle ancienne assiettes de porcelaine et verres en cristal. Ne pas pousser plus avant une porte à peine entrebâillée jeter juste un regard à travers l'espace ouvert pour vérifier l'ordonnancement du lieu. Une salle de bain aux carreaux de faïence bleu de la vapeur s'échappant de la baignoire pleine d'eau chaude au moment où une silhouette glisse son corps pour faire disparaître son visage sous l'eau. Continuer encore. Entrer dans un bureau vide désordre de papiers froissés éparpillés au sol. Continuer dans ce couloir qui paraît de plus en plus long comme s'il s'agrandissait à mesure qu'on s'y projette dépliant vertigineusement l'espace. Pousser plus loin le mouvement d'exploration au risque de se perdre. Après un moment d'hésitation geste arrêté en suspens ouvrir finalement la porte. Traverser une chambre d'enfant apercevoir des jouets dispersés au sol sur le parquet stratifié à larges bandes blanches ne pas parvenir à distinguer ceux de ses enfants et ceux de son enfance souvenirs superposés. Avancer encore un peu vers une porte à double battant miroir piqué reflet imprécis d'un visage qui ne se reconnaît plus. Passer dans un hall désert écouter l'écho d'un pas qui ne semble pas être le sien. Tourner la poignée en cuivre poli

d'une autre porte. Découvrir un atelier en désordre lumière tamisée odeur de peinture sèche et de bois ancien des toiles inachevées alignées contre le mur des bustes en plâtre. Avancer toujours. Devant une porte à la serrure forcée hésiter à pénétrer dans la pièce apeuré par ce qu'on craint d'y trouver. Descendre dans une cave sombre humer l'odeur de terre humide le silence profond se diffractant entre les murs en brique. Saisir une poignée branlante d'une autre porte. Une bibliothèque vide avec des étagères poussiéreuses livres disparus vestiges d'histoires qu'on a préféré oublier. Avancer toujours franchir une dernière porte. La lumière explose derrière effaçant tout.

*Codicille : En commençant ce texte je me suis souvenu de [l'atelier proposé en 2016 à partir d'Espèces d'espaces de Georges Perec, neuf portes seront passées](#), du texte que j'avais écrit à l'époque [Le secret derrière la porte](#), et d'un atelier que j'ai proposé plusieurs fois à partir du texte [Regard fatigué, de Christophe Marchand-Kiss](#) qui répète la proposition ouvre la porte pour décrire un lieu (dans lequel l'auteur n'a pas été depuis longtemps) comme si i y était, créant ainsi un inventaire en mouvement dont il rapporte avec soi quelques objets-souvenirs, en s'interrogeant sur le temps qui passe et la mémoire qui flanche. Le lieu fictif de mon texte rappelle le dédale des couloirs de la Maison de la Radio et d'un film vu et revu dans ma jeunesse : Alphaville, de Jean-Luc Godard. « C'est toujours comme ça : on ne comprend jamais rien et un soir on finit par en mourir »*



On pousse la porte entrouverte fermant par un loquet en plastique à bout arrondi pour entrer dans une des cabines alignées de la piscine municipale. L'espace clos la patère où accrocher son sac son manteau à la cloison latérale droite. On pose ses chaussures sous le banc à moins d'un mètre en face de la porte qui va de cloison à cloison pastel bleu ciel et pas jusqu'au sol carrelé en relief si bien que l'on aperçoit parfois l'orteil du voisin de cabine en se penchant pour enlever ses chaussettes. L'espace de déshabillage pour enfiler son maillot en toute intimité alors que les sons les cris les questions des enfants les réponses plus ou moins patientes des parents des grands-parents relatives au bonnet de bain ou aux lunettes de nage emportées mais introuvables. On s'attend avant la douche porte claquant bruit mat. On dépose en sortant de la cabine ses affaires dans le casier ad hoc en face fermant à clé à bracelet pièce de 1 euro ou carte d'abonnement pour pouvoir la verrouiller. Lumière froide de néon plafond de tuyauterie métallique odeur de chlore traces d'humidité au sol.

On ouvrait la porte vert amande sans poignée mais à heurtoir en tournant une clé en forçant un peu. On tombait sur celle du cabinet de toilette lavabo douche en face. Tournant à gauche adossé au mur le bureau américain en bois clair à rideau rond généralement laissé ouvert où trainaient cahiers et livres ouverts. Le fauteuil assorti à roulettes et accoudoirs bordait la première fenêtre arrondie donnant sur le toit de tuiles faisant office de solarium l'été. Derrière le bureau un grand placard d'angle droit proéminent aux portes miroirs en

accordéon puis la porte fenêtre ouvrant sur le petit balcon à rambarde en fer forgé. De l'autre côté la table de nuit en bois clair la lampe à abat-jour parapluie tissu à imprimé bambou. Le lit d'une place dans l'angle. Au pied du lit avant la bibliothèque murale la troisième fenêtre arrondie. Grande clarté pour petite chambre de tour carrée carrelée à l'ancienne mode italienne à motifs géométriques multicolores.

On pousse la dernière porte du fond minuscule pièce sans fenêtre où une table chauffante occupe le centre précédée d'une carpeste rouge en forme de cœur. Chaise dans l'angle gauche où déposer ses affaires. A l'opposé le plan de travail blanc sur lequel trône une statue bouddhique de série et une lampe pierre rose sous un plafond bas et voûté repeint en blanc d'ancienne cave. Un lavabo en inox intégré au plan de travail dans l'angle droit. Entre les deux la collection des divers produits cosmétiques pour les soins du visage ritualisés de l'institut et autres instruments d'épilation. La cliente se déshabille lumière feutrée musique de fond relaxante cocon elle reste en soutien-gorge aux bretelles enlevées enfile une serviette éponge blanche à fermeture Velcro sous les aisselles et s'allonge sur la table molletonnée recouverte de papier éponge de kiné. S'installe pour la palpation ointe du visage encrémage multiple essuyage à l'éponge chaude puis tapotage savant massage facial utilisant toutes les parties des mains de l'esthéticienne. Détente calculée de la cliente dont le visage est le support d'un travail d'hydratation approfondie avec gommage, lissage au sérum enrichi d'acide hyaluronique, massage à boules plastiques rafraichissantes. Front tempes ailes du

nez menton cou et épaules se voient recouverts d'un Kleenex avant imposition prolongée d'un masque. La peau a bien bu quand on l'ôte.

*L'énoncé de cette proposition m'a fait penser à un poème de Tranströmer, Voûtes romanes :*

*« Au milieu de l'immense église romane, les touristes se pressaient dans la pénombre.*

*« Une voûte s'ouvrait sur une voûte, et aucune vue d'ensemble.*

*[...]*

*« je fus poussé sur la piazza qui bouillait de lumière*

*« en même temps que Mr et Mrs Jones, Monsieur Tanaka et la Signora Sabatini*

*« et en eux, une voûte s'ouvrait sur une voûte, jusqu'à l'infini. »*

La porte de l'enfance est plate et la clef passe au-dessus de la tête pour faire naître une fente où apparaît l'entrée et ses deux autres portes et quand on s'y glisse le couloir des chambres. Si la minuterie saute la porte est dans le noir elle s'ouvre sur un intérieur à moquette même dans la salle de bains. Les deux montants métalliques se rétractent dans les parois attention aux doigts j'appuie sur le bouton un jour je monterai seule chez mon amie du quatrième. Haute plus que maison immense deux vantaux déjà ouverts puis verre paroi poussée dedans de chaque côté immenses escaliers le Louvre. Une porte épaisse et sans aucun décor munie d'une poignée fixe et d'une serrure en étoile faisant un bruit de roulis puis un claquement sec à la fin du tour de clef ouvre sur un appartement rempli de livres de cris d'enfants et de non-dits. À Beaubourg pas de porte que des tuyaux un espace comme on imagine une usine d'art. Les portes se succèdent plates ou moulurées et donnent toujours sur des entrées parquetées ou moquettées ou carrelées ou revêtues de dalles de linoléum puis seulement une fois passée l'entrée on est dans l'appartement dont les fenêtres s'empilent à d'autres fenêtres et dont la vue varie et l'étage aussi. Sous un clocheton les portes de bois en bossage scellent l'ancienne entrée de l'Académie où l'on accède par le côté par une porte vitrée un guichet un escalier le regard en haut saisi par des grappes d'anges dorés des rouges des bleus des manteaux en ciel étoilé. J'écrirai vestibule mais le mot entendu répété était

toujours entrée. Volet en bois puis porte percée d'une vitre en verre dépoli jaune puis vestibule avec sur la droite secrétaire étroit sur la gauche porte de la cuisine et horloge comtoise sur la droite double porte du salon sur la gauche porte du couloir et en face deux portes pour les toilettes et pour la cave. Pas de porte après l'heure où est relevé le rideau métallique à mailles mais une béance entre les commerces du centre Bourse le seuil est marqué par la limite entre linoléum gris et revêtement imprimé on marche sur le plan au sol de tout Marseille. Les planches arrondies de la porte en vrai bois grincent sous la poussée appuyée qu'il faut un peu forcer avant d'enlever les bottes ou les sabots au bout du couloir couleur terre cuite au pied de l'escalier qui monte en arrondi jusqu'à la porte vitrée derrière laquelle la chaleur d'une vieille amitié rayonne en toute saison et dans chaque pièce autour de la table longue dans le patio devant la cheminée dans les chambres ou les décrochés de cette maison biscornue. La porte de l'Hadès un démon bleu l'ouvre avec son maillet sur la paroi du fond d'une tombe vidée à Tarquinia. Alu et double vitrage teinté ont remplacé la vieille porte mais la maison tourne toujours autour du poteau de bois sombre à base bien carrée dont la présence quoique désaxée constitue le centre de la pièce à vivre et qui soutient l'escalier et la mezzanine d'où l'on continuera de voir la mer.

Porte — je franchis le pas de la porte et une musique passe au-delà des murs — passe je me dis, passe et la musique plus envoutante encore et têtue, appelle, je referme la porte, elle se tait, au fond une autre porte — passe je me dis, passe — tu trouveras le souterrain sans fond des souvenirs enfouis et comme cette mélodie, les souvenirs tapent au fond du cœur et du regard, cherchent à emprunter un passage : c'est une phrase, un son, qui veut prendre l'espace du dedans et je passe et franchit une autre porte, pendant qu'au même moment un songe, une demi phrase, une ébauche d'un autre lieu cherche aussi la porte de la conscience — passe je dis, passe — le rêve de ce lieu, entre et tu pressentiras le lieu ou celui ou celle qui se tient derrière la porte , qui est-il ? Un messenger qui se tient là portant cette lumière, étant cette mélodie, je tends la main pour saisir un peu de cet air mais il s'échappe, je siffle un peu, derrière il y a ce jardin, ces êtres formés de cette lumière et de ce son, ils viennent à ma rencontre dans une grisaille matinale, ce sont les ombres blanches peuplant les nuits de ceux qui partent irrémédiablement. Cela diffère peu des souvenirs ils ont pourtant la même texture, la même tranquille existence, le même envoutement silencieux, ils étaient là de tout temps, ils ont occupé tout l'espace d'un sourire, illuminés le temps puis se sont évaporés, le souvenir et le rêve se confondent dans la même immensité, derrière la porte des yeux clos ou ouverts.

La porte essoufflée prend son temps caresse en couinant le carrelage du couloir butte à droite sur le meuble à chaussures la petite coupelle à clef les deux portes fermées il aime les portes fermées. Au rez-de-chaussée les portes sombres en contreplaqué sonnent creux. Poignée fraîche et bavarde table en Formica café au lait à ras du bol fume entre ses grosses mains solides bouts des doigts délicats touillent le breuvage bu tant qu'il brule laisse-moi tranquille je t'aime disent ses yeux. La porte de leur chambre fenêtre ouverte au matin les voilages frémissent les draps nus savourent vent et soleil. Barbe bleu dit tu n'ouvriras pas la porte le loup dit je vais la défoncer Boucles d'or s'en fout elle déboule ouvre la porte voit la soupe et boit elle ouvre la porte voit les lits et dort. Portes des greniers légères comme carton clic magnétique appel d'air à l'ouverture sur sol caillouteux parfum fou de papier juste avant la lumière sur destins en boites. Stratagème. Il a bricolé la porte du garage avec une cordelette tout le monde le sait mais pas les voleurs dit-il tout le monde sait qu'il suffit de la tendre vers la gauche en la plaquant sur la paroi pour débloquer le pêne clac la porte s'ouvre réveille la pénombre la fraîcheur parfumée de bois de vin de quincaillerie endormie par le ronron du congélateur. Il hait les portes entrouvertes. Celle de l'escalier cache des marches destination mystère papier peint beige corde molle fausses lanternes. L'odeur du bois ciré. Clic doux métallique des interrupteurs quand tout est silencieux. Il anticipe toujours avant d'entrer. Le néon de la salle de bain se stabilise pendant qu'il pousse la porte elle frôle le lavabo sous le miroir où apparait son marcel blanc.

La deuxième porte sera battante. La première est lourde à ouvrir pour l'enfant qui s'arcboute. L'allée spacieuse est carrelée de mosaïque multicolore. La deuxième porte battante ouvre sur la cage d'escaliers et d'ascenseur à l'aide d'une poignée oblique en cuivre rond. La porte métallique de l'ascenseur envoie du froid. La cabine est peinte d'un bleu laiterie. Devant la porte en bois massif il faut porter l'enfant qui veut suivre de son doigt la lettre inscrite sur la plaque croyant être son initiale veut regarder dans l'œil du judas filtre de lumière. Le couloir est brut de carreaux 12|12 en faïence marron foncé. Les doubles portes en bois peint ferment la salle à manger laissent passer lumière du jour ou électrique à travers fenêtres en verre dépoli. A hauteur de nez d'enfant le rabat en cuivre astiqué de la boîte aux lettres rappelle à notre bon souvenir le nom du grand-père de l'arrière-grand-père de l'arrière arrière-grand-père. Sol en minuscules tessons de mosaïque. Double porte fermée ajourée de vitraux rouge jaune vert colorant les bras et les jambes qui gesticulent dans les rayons. Le mécanisme est dur à actionner pour l'enfant. Éblouissement soleil jardin. On entre dans un étroit couloir avec une porte fermée à droite une fermée à gauche mais celle qui nous intéresse se trouve au fond dans l'ombre. Là aussi la porte est fermée ornée de vitraux mais beaucoup plus sombres ouvrent sur les communs. Les doubles battants font du vent quand l'enfant passe de l'autre côté quand



l'enfant passe d'un côté puis de l'autre d'un côté puis jusqu'à se coincer les doigts alors lâche précipitamment.

Mes trente-cinq ans sont l'étranger de la maison de Saint-Philbert-sur-Risle. Elle est inhabitée et petite mais sans abandon. L'entrée est entourée d'un abondant feuillage de lierre qui pousse sur les murs de torchis. Le bois n'a jamais été neuf. La clenche blanche en porcelaine sera froide comme la grande clef de métal dans la paume de main. Le bruit brutal du mécanisme résonne dans mon apnée. Le pied prend appui sur les briques. La tête s'incline sous les feuilles. Le corps involontaire éponge l'obscurité. Mes cinq ans sont familiers de la maison de Saint-Philbert-sur-Risle. La table en bois à la patine des générations séculaires. Des saucisses plates prêtes à cuire sont posées sur un papier de la charcuterie de Monfort-sur-Risle. Les buches claquent au-dessus des braises chaudes. La fenêtre donne un peu de lumière sur l'évier blanc profond. P'tit père épluche un radis noir avant de le découper en rondelle. Les bouteilles de cidre vides sont couvertes de la cire des bougies des longues soirées ensemble où les adultes discutent jusqu'à ce que les enfants s'endorment. Les bulles de cidre chantonnent dans les verres simples sur lesquels se reflètent les flammes. Le beurre et le sel n'attendent que les patates sous la cendre et le pain grillé dans mes mains. Le feu fascinant réchauffe mes joues rondes. Mes paupières sont déjà lourdes. Je n'ai que très peu de souvenirs encore. Je ne sais pas encore que ce qui est là sera un souvenir trente ans plus tard. Je ferme les yeux. Je suis

blotti dans ses bras sous sa barbe généreuse en écoutant les adultes et le feu endormir la nuit.

Le corps hissé sur la pointe des pieds pour la main attraper la pomme de pin en fil de fer au bout de deux tiges métalliques articulées. Tintement de la cloche et voix sézanne en réponse. Le vieux bois lourd. Il faut la force du corps pour ouverture complète. Impatience. Tout ce qui attend derrière la porte.

Peinture blanche par-dessus le vert d'origine. Le noir de la poignée tranche comme guider la main. Dessous le trou pour la clé ancienne qui ne se refait plus il ne faut pas la perdre. Derrière c'est l'odeur de mazout avant même la lourdeur dans le corps il va falloir entrer.

Blanche aussi avec un espace vertical vitré sur un de ses côtés. Au-delà le sol recouvert des mêmes faïences que la façade. Premier prix partout des premières maisons préfabriquées. A part lui large escalier à clairevoie en bois clair avec sa rampe en métal noir. Il tourne à mi-hauteur. Seul ici à assurer du beau du solide du fiable malgré l'absence de contremarche. Le descendre ou monter c'est jouer avec le vide.

Blanche aussi la porte qui restera close. La visite ne ravivera pas le souvenir. Juste celui d'un temps heureux et d'un balcon de bois avec sa grande roue fixée au flan de la bâtisse et qui tourne sous le joug de la Semois.

Le paillason jonché de bottes et de chaussures. Porte bavaroise solide et rassurante qui s'ouvre sur la douceur de la moquette claire qu'aucune chaussure jamais ne

foule. Sensation de chaleur après le froid extérieur comme saisir une viande.

Codicille : Les portes pourraient s'enchaîner, ordre chronologique et corps grandissant, vieillissant. Derrière chaque porte un couloir pour résumer un pan de vie et cela suffirait. On pourrait faire de même avec les serrures et les clés, la grande large et plate en tant d'exemplaires qu'on en distribuait sans jamais les réclamer, celle avec la lanière de cuir qu'elle glissait autour de son cou avant d'emmenager son petit frère à la maternelle. Celle avec son porte-clé poisson reçu en cadeau de sa fille et qui faisait office de décapsuleur pour ouvrir une maison qu'il n'avait jamais aimée et qui serait sa dernière. La clé qu'on mettait dans la botte. Quelle botte ? Quelle maison ? La clé de sa maison qui ne passait de la serrure qu'à sa poche parce qu'il fallait qu'elle la sente sous ses doigts lorsqu'elle n'était pas à l'intérieur. Les clés qu'il comptait vérifiait réclamait craignant d'en égarer une seule depuis une mésaventure de l'enfance. Un jour on mettrait cela sur le compte de son grand âge. La clé ancienne qui n'ouvrirait plus jamais la maison qui n'était plus à elle sans qu'elle ne parvienne à la jeter. Et la clé de la maison qui va être rasée avec son pouvoir étrange comme continuent de pousser les cheveux et les ongles après la mort. La clé et toutes ses sœurs qu'il faudra remettre au nouveau propriétaire à la signature chez le notaire sans en oublier une seule, la clé de chez soi quand ce n'est plus chez soi. La clé qu'il recommandait de faire changer après les travaux parce que tant de corps de métiers et d'apprentis s'y étaient succédé. La porte qui ne tenait fermée que si elle était fermée à clé et sinon battant au vent dévoilant le large paillason aux dessins géométriques recoupé aux mesures du rectangle de béton qu'on avait laissé sans parquet en prévision.

Frotte-toi les pieds avant d'entrer elle disait et sa voix enjambant les années devant chaque paillason.

La porte est en bois. Elle est construite de grosses planches de noyer épaisses et sombres. Les planches verticales font toute la hauteur de la porte et la poignée est en métal de couleur sombre également sûrement à cause de l'oxydation et de l'âge. La poignée est un losange plat avec les pointes vers le haut et le bas à une légère inclinaison près. Quand on ouvre la porte en bois on tombe sur une autre porte formée d'une unique grande vitre dans un cadre en bois qui donne accès à une grande pièce coupée en deux par un escalier. Quand on l'ouvre pour la première fois de l'année, l'odeur de renfermé annonce le début des vacances. La porte du rez-de-chaussée qui est utilisée comme une cave est située sous une voute de pierres. Les pierres sont du calcaire clair typique de la région et la porte est en bois sombre. La serrure Vachette moderne ne sert qu'à fermer la porte à clé lors des absences prolongées et la nuit. En journée la porte s'ouvre simplement avec un loquet installé à l'intérieur et qu'on soulève de l'extérieur grâce à une ficelle de plastique bleu qui passe à travers la porte par un simple trou et se termine par un nœud permettant de tirer plus efficacement. La ficelle a usé le bois et agrandi le trou dans la porte. Le trou dans la porte est lustré par le frottement de la ficelle sur le bois. À cet endroit le bois brille tellement qu'on pense à du métal. Des bandes de cuir clouées sur la porte à l'intérieur empêchent un peu l'air de passer entre la porte et le montant. L'ancien four à pain est face à la porte quand on entre et il occupe tout le fond de la pièce avec sa lourde porte de pierre qui pivote sur une tige de fer épaisse. La porte pour accéder à la terrasse est une porte vitrée dont le bas est en bois

peint et repeint d'un blanc désormais un peu gris. On voit nettement les coups de pinceaux. La poignée ronde est en porcelaine d'un blanc un peu plus chaud que celui de la porte. La tige carrée qui actionne le mécanisme d'ouverture est de section inférieure à celle de la poignée ce qui donne du jeu à l'ensemble et un air penché à la poignée de porte en porcelaine ronde. J'ai connu une autre poignée de porte en porcelaine ronde quand j'étais toute petite. La porte elle-même était en bois peint d'un blanc défraichi avec les deux médaillons du haut recouverts de papier peint vieilli et déchiré par endroits à gros motifs géométriques oranges aux coins arrondis. La poignée en porcelaine ronde était froide et la tige carrée qui actionne le mécanisme était ici aussi de section inférieure à celle de la poignée produisant le même effet d'abandon penché et un bruit inévitable quand on s'en saisissait. Cette porte était la porte de la cave. Elle s'ouvrait sur le noir. Une odeur de moisi et d'humide remontait par les escaliers aux marches de bois grisâtres de poussière et sans contremarches. L'interrupteur était situé à l'intérieur de la cage d'escalier sur le mur à gauche de la porte et il fallait se pencher au-dessus du vide pour tâtonner. Le mur était de briques et de bourrelets d'enduits et de ciments issus des différents épisodes de bricolages amateurs qu'avait subi cette maison. Je n'aimais pas aller à la cave.



Poignée dorée, porte bleu-minéral, moulures blanches, le tout peint à la main, ouvrir bien qu'il est interdit d'entrer, faire semblant d'oublier, devant la bibliothèque, deux personnes de dos, l'une assise sur un fauteuil, l'autre allongée sur un canapé, ça parle de choses que je ne devrais pas entendre, on a dû remarquer ma présence, les deux têtes se retournent en même temps, comme pris en faute, avant d'apercevoir leurs visages, je cours vers l'autre porte. La clé est suspendue à la poignée, elle donne sur le couloir, sol et mur moquetés gris-baleine, l'œil de boeuf rayé par la voisine qui se sent espionnée, sa silhouette griffée attend l'ascenseur, j'ouvre la porte bruyamment pour lui faire peur, elle panique, préfère se réfugier précipitamment chez elle. La porte de l'ascenseur métallique est toujours fermée, la cabine devait être à l'entresol, au parking, elle est en train de remonter, avec des voix dedans, je tente de distinguer la conversation, épiée par la voisine dans son œil de bœuf. La porte métallique s'ouvre, personne dans la cabine, juste mon reflet dans la glace, et les voix inintelligibles qui continuent de parler sans corps pour les incarner. Je rentre dans l'ascenseur, j'appuie sur le numéro 9, sans savoir où ça mène, je fais face à mon reflet que je défie du regard, celui qui baisse les yeux le premier a perdu, je tiens, lui aussi, le reflet de la porte s'ouvre, mais au lieu de me retourner pour sortir, je rentre à reculons dans le reflet de la porte ouverte. Le sol est couvert de galets, chaque pas fait un bruit d'éboulement, je ne relève pas la tête comme pour éviter d'avoir le vertige, je me cogne contre le carreau d'une vitre, porte coulissante en bois brun, je n'y vois pas mon reflet, seuls les galets par terre,

et une charrette avec des tableaux de peinture posés dessus, ce sont des portraits, tous ont un air de famille. Je pousse la porte vers la gauche, le sol est carrelé, j'ai un peu froid pied nu, ça sent la soupe, elle est train de bouillir sur le feu, j'entends un couteau ciseler grossièrement des oignons, pas de main, juste une lame posée sur la planche à découper, les bruits semblent en retard ici, ou en avance, je retire le couvercle de la casserole pour humer le bouillon, elle est vide, je me mets à pleurer ne sachant comment apaiser ma faim.

Je vois un escalier de bois, menant à une porte transparente. J'essaye de voir ce qu'il y avait dedans, mais cette transparence n'était pas aussi transparente. Au lieu, il y a un flou total. Emportée par la curiosité, je l'ouvre. Il y a une salle de docteur, pas dans un hôpital mais une petite clinique de quartier. Il y a des tiroirs . Je les ouvre scrupuleusement. Il contenait des tablettes de médicaments, avec plein de différentes couleurs rangées avec soin. La seconde porte, faite solidement en bois, sentait la mémoire. Comme cette odeur particulière vient à mes narines, j'ouvre la porte. Il contenait un bureau, un vieux cartable, un lit fort confortable mais surtout des portraits de peinture, et surtout un homme particulier. Comme il n'y a pas de porte, je sautais à fenêtre, je tombe. Là je suis arrivée à la fin de ma découverte. Je suis arrivée dans une chambre à moitié cassée. Soudain, un projecteur arrive, de nulle part, allumant une galaxie, et je me suis aspirée, juste avant que la chambre collapse. C'est ma découverte d'une galaxie de nulle part, entièrement détruite.

Ouvrir la porte et se trouver au pied de l'escalier étroit sous une marche une mésange à l'étage la chambre aux trois lits superposés s'entortiller sous les draps serrés apprendre à lire. Ouvrir la porte écaillée de peinture grise alors le séjour embrumé de volutes et de poussière en suspension l'arôme du tabac la table pas desservie les pieds de fauteuils vermoulus des vieux chats sur le linoléum céladon ses mains vieilles battant l'appareil d'une quiche aux asperges. Derrière la double porte vitrée du salon cossu de la rue de Rennes la fillette si gracieuse au piano et boucles brunes à vouloir s'appeler comme elle Agnès parce qu'avec ces lettres on peut écrire *anges*. La porte ne ferme pas vraiment on se glisse comme ça dans le garage l'air de rien frôlant les murs en parpaings bruts pénétrant le couloir formé par les meubles entassés il y a là des centaines de livres empilés pages sèches jaunies images pieuses et lectures secrètes. Ouvrir la porte sur le décor insipide d'un meublé de vacances et dans le miroir s'amouracher du reflet de l'amie parisienne qui se maquille le corail de ses lèvres le parfum poudré de sa peau de rousse. Derrière la porte du petit pavillon il y a au sol la chienne couchée un tas de linge en attente de repassage ou de pliage sur le divan des tas de livres et de papiers sur la table un désordre inspirant. Ouvrir la porte et suffoquer dans l'air chargé de l'humidité d'une douche trop chaude des odeurs de savon et de shampooing de lait parfumé pour le corps la chair amollie de son ventre qu'elle contracte devant la

glace pour se rassurer elle dit que malgré ses quatre enfants elle n'est pas si mal pour son âge. Ouvrir la porte et entrer dans le salon où on vient depuis presque toujours et maintenant personne n'y vivra plus le buffet en bois brun des billets serrés sous un napperon blanc la vaisselle étalée sur la table si quelque chose te plaît prends-le. Ouvrir la porte sur le souvenir de l'avenue Graziani nommer les appartements par le nom des rues les fenêtres hautes le voilage mauve gonflé par un souffle hésitant une flaque lumineuse sur les tomettes l'étagère en bambou l'odeur d'encens jusqu'à presque entendre sa voix. Cette porte-là ne s'ouvre pas simplement il faut d'abord enlever le volet de protection derrière il y a un oiseau mort et son odeur de charogne puis la clé dans la serrure puis la pénombre et l'air confiné et la puanteur de tuyaux puis la fenêtre qu'on ouvre sur la mer la réassurance de l'air marin.

Porte de métal-verre opaque qui ouvre le hall de l'immeuble à repousser bien fort de deux bras mains front tandis qu'au sol naissent de longues diagonales de pavés de grès blancs. Claque la porte ouverte du couloir sur l'ouverte des toilettes et au fond l'ouverte aussi de leur chambre. Entre un bureau meublé de meubles de cabines un hublot face au mur. Pousse à la chambre noire disco tapissée d'aluminium transpercé de 45 tours éclatés. Ma poignée vire la porte et Tarzan au lit superposé du haut sous le plafond étoilé d'autocollants.

Une porte peinte en gris aucune aspérité aucun souvenir d'un relief quelconque bouton métallique cylindrique compact en son milieu énorme pour la main d'un enfant le hall d'entrée de l'appartement d'enfance à gauche une bibliothèque avec des livres à la belle reliure la Comédie humaine ce sera pour toi plus me disait mon père lui ne l'a jamais lue à droite la cuisine l'antre de ma mère le lieu du petit déjeuner le matin le lieu où je lui répétais mes leçons lui racontait tout et rien ma grand-mère assise sur un tabouret qui aidait à écosser les petits pois ou reprisait les chaussettes. Au fond de l'appartement même porte grise même texture lisse la chambre de mon frère plus âgé pouvoir y entrer parfois lui toujours penché sur un livre derrière son bureau la chambre bleue de fumée quand il y passait des soirées à refaire le monde avec son ami chinois des livres partout la science-fiction c'était son truc. Une porte vernie en bois teinté chêne clair avec en son centre une grande vitre en verre martelé munie d'un grillage décoratif en fer forgé ouvrait sur un monde qui n'était pas le mien à droite un salon sorte de pièce d'apparat un peu kitsch où on recevait des visiteurs où on faisait les photos des communions ou d'autres événements un univers figé et mort totalement séparé des pièces de vie par une cage d'escalier et un couloir. Une porte rustique et costarde de bois foncé qui accuse les ans percée dans sa moitié supérieure d'une étroite fenêtre également en verre martelé et grillagée qui te propulse dans la pièce de vie salle à manger cuisine aux saveurs de cuisine au beurre au sol de balatum patiné et racorni avec à droite trônant dans son fauteuil le grand-père et au fond une porte donnant sur l'escalier menant

à l'étage à gauche une porte donnant sur un réduit au sol muni d'une trappe par laquelle ma mère un jour dévala l'escalier tête la première en ouvrant cette porte car un des ses frères avait oublié de refermer la trappe. Peu de portes ont imprimé leur souvenir mais celle-ci porte de bois teinté roux revêtement lamellé avec dans le haut une fenêtre en demi-lune et croisillons de bois bouton de porte boule métallique dorée numéro de rue sur la porte même pour moi style British ouverture sur mon univers mon antre avec vue sur jardin.

*Codicille : comme les chats je n'aime pas vraiment les portes fermées (sauf celles des armoires).*



petite il était un endroit que je regagnais parfois où je parvenais en poussant dans la porte dérobée d'un mur dans la cage d'escalier que rien ne laissait deviner que j'étais seule à connaître je me souviens de la grande ouverture déchirure du sentiment d'être petite de l'extraordinaire d'un mur qui s'ouvre de la profondeur des espaces qui s'ouvraient à moi comme une succession ouverte en éventail de pièces d'espaces de vie d'appartements que j'explorais lentement où je rêvais de pouvoir m'installer et vivre qu'aucune lumière du dehors ne pénétrait sans qu'il y fasse complètement sombre où je ne rencontrais personne dont les lieux se modifiaient quelque peu à chacune de mes visites c'était comme un rêve si ce n'est que ce n'en était pas un j'avais d'autres secrets semblables.

la porte est ouverte brisée une petite vitre est brisée la double porte vitrée est brisée je la passe mon frère est dans la cour enfant ses courts et doux cheveux roux ses lunettes fines ses grands yeux bleus dans le vide il ne dit rien je vois sa frêle silhouette immobile en culottes courtes il tient une main devant lui je regarde le sol et vois du sang qu'il ne voit pas un goutte à goutte il est possible que je le lui désigne le sorte ainsi de sa torpeur qu'il tressaille d'effroi il est possible que j'éprouve aujourd'hui encore une sorte de honte à lui avoir montré le sang alertée ma mère appelle une ambulance.

de sa petite cuisine premier étage côté cour une porte donne sur le vide barrée seulement d'un garde-corps assez bas personne ne passe jamais cette porte si ce n'est un mainate il est vrai je me souviens de son vol du chaton

qui s'aplatit au sol lui se perche sur l'armoire qui barre la deuxième porte de la petite cuisine de ma mère il ne fréquentera pas les autres pièces où pourtant elle essaie de l'attirer ne passe pas la porte qu'il n'y pas vers la salle à manger dans l'entrebâillement de laquelle devant un miroir ma mère me brosse les cheveux le matin le soir me coiffe fait et défait mes nattes le mainate reste quelques jours dit quelques mots ma mère s'y attache il repart par où il était venu c'est le printemps nous regardons par la porte-fenêtre croyons le voir dans le jardin au grand chêne.

de cette poignée de porte je ne sais plus rien est-elle blanche ou dorée sur laquelle pourtant ma main repose longtemps moi accroupie dans l'ombre du couloir puis que j'enclenche j'ouvre la porte du salon ou j'ouvre la porte de la salle à manger selon les sons espionnés perçus entendus de leurs conversations je n'arrive pas à dormir et suis redescendue trouver mes parents j'invente cette sale histoire que mon frère me réveille je me fais consoler reçois une tasse de lait chaud je le referai plusieurs fois jusqu'à ce que mon père n'interroge le mince enfant et que face à l'innocence extrême que dégagent ses yeux ses yeux bleus sa stupéfiante beauté ne découvre le pot aux roses mes mensonges.

la porte peinte blanc écru qu'il faut pousser de l'atelier de mon père dont on traverse la première pièce celle où se trouve le grand canapé-lit où il nous sermonne quelquefois gentilsérieusement qui donne sur la rue pour parvenir à la salle de bain autre porte blanche écrue pièce de la longueur de la baignoire de la largeur de l'évier surmonté probablement d'un petit néon qui clignote parfois fenêtre où descendent des stores

métalliques toujours baissés sur le tapis après le bain parfois je m'agenouille me recroqueville sous une grande serviette qui me recouvre entièrement et j'attends de sécher je viens de me souvenir qu'il y a là aussi des toilettes.

c'est dans la deuxième pièce de son atelier que mon père je crois interroge mon frère et s'éblouit du bleu de ses yeux et de son innocence une innocence qui rend coupable quiconque l'aperçoit qui le frappe jusques au fond du cœur c'est dans l'entrebâillement entre ces deux pièces entre les portes grandes ouvertes que je me tiens également mais beaucoup plus tard lorsque dans le contre-jour mon père me parlera de mes péchés mortels je me souviens je me souviens de flots de lumière de la poussière qui s'y tenait en suspens.

porte de rue porte de rue vitrée devant laquelle mon père me tend riant une lettre que je me suis écrite à moi-même porte de bois blond devant laquelle je suis avec ma mère qui me presse de sortir pour aller à l'école et je ne sais si je formule la crainte de me montrer dans ma nouvelle jupe d'uniforme je n'ose passer la porte je ne le veux tellement pas une jupe portefeuille un va-et-vient de passants se devine derrière la vitre de verre bullé couverte d'une grille en fer forgé au soir cette même porte par ma mère refermée sur moi revenant de l'école je me plains de mes dents je veux porter un appareil je veux un appareil elle me raconte qu'elle porte un dentier et quelle porte de salle de bain vitrée de carreaux colorés lui a été claquée au nez et la douleur nous sommes debout sur le paillason encastré dans le marbre du sol. au fond de cette entrée marbrée paillasonnée il y a la porte ou son absence ou son oubli en haut des 3 marches qui descendent vers la salle de jeu 3 marches au-dessus desquelles est suspendu le porte-manteaux et les poches

que je fais de mes parents sous un tableau qui me regarde ecce homo me procurant un complément d'argent de poche je suis une voleuse cette porte passée les marches descendues voilà la haute armoire brune où je cache le fruit de mes larcins des bonbons voilà la porte de cave vitrée dont je descends quelquefois l'escalier les 3 caves que j'explore une à une qui reviennent souvent en rêve et là en face de moi à quelque 4 ou 5 mètres l'entr'ouverture de la porte également vitrée à quatre carreaux sur la cour chaulée blanc juste à ma gauche la petite porte du monte-charge que nous n'utilisons pas l'étage s'appelle cuisine-cave<sup>1</sup> c'est l'étage anciennement des domestiques pour nous devenu étage de la salle de jeu et là sur la gauche à 3 pas la porte de la salle de jeu à proprement parler porte vitrée à 4 carreaux et imposte que j'ouvre et trouve mes frères 2 qui jouent ma mère là fait ses lessives et m'enseigne le piano et m'énerve il y a l'armoire aussi à droite de la cheminée du haut des 2 mètres de laquelle je m'amuse à sauter dont je rêve une fois rêve inoubliable où sur son dessus je découvre les cendres d'un génocide c'est l'armoire jumelle de celle des recels de mes larcins dans la pièce à côté.

la porte de ma chambre sous les toits j'ouvre et vois la lucarne voilée de trois jolis rideaux posés par mes parents par où un homme qui m'attend à la sortie de l'école puis qui m'entraîne dans sa rue que je n'ai pas suivi chez lui m'a dit qu'il me rejoindrait la nuit sans doute mes parents furent-ils par moi prévenus car je ne

---

<sup>1</sup> cuisine-cave : en Belgique, cuisine construite en sous-sol ou en rez de jardin dans une maison surélevée.

le vis jamais plus derrière moi la porte ouverte de la chambre de mes deux frères la porte close de la chambre de mes parents à droite la porte du grenier qui s'ouvre sur une pièce aux immenses hauteurs que j'explore parfois à l'instar de la cave et dont je rêve aussi souvent la très haute et dangereuse et interdite échelle qui mène à une étroite galerie tout y est brun sombre poussiéreux encombré de cartons cuisses coffres aucun objet en particulier dont je me souviens. au final la petite barrière devant les escaliers que je descends la nuit à l'adolescence les heures que ça prend le cœur qui bat la cham les marches craquent pour prendre la porte de rue la double porte de rue vernie blonde.

On grimpait quatre à quatre le grand escalier de marbre pour atteindre cette première porte au deuxième étage de la villa. C'était une porte en bois roux pas si épaisse qui ouvrait sur l'entrée sombre de l'appartement de sa mémé. À cette porte-là il fallait toquer.

Au premier la porte est à deux hauts et larges battants. À droite pend le long cordon rouge à pompon qu'on doit tirer sec pour sonner. L'appartement est lumineux une grande fenêtre donne sur la mer. Accroupie et penchée sur la table miroir du salon de la Comtesse elle joue des heures à se regarder.

Porte-fenêtre à doubles vantaux peinture blanche écaillée elle est toujours ouverte. On entre sans chichis chez Angèle. Chère Angèle. Ici on partage l'espace cuisine et la chambre à coucher avec les chats et les poules.

La porte de la cave c'est de la vieille planche grise fissurée usée comme pas possible. Elle est toute de traviole.

Grosse serrure mais plus de clef. À peine poussée le parfum d'humidité de poussière et de bêtes crevées sidèrent les narines par leur étrangeté. On y vient en groupe. Seule ça pourrait faire peur.

Celle-là nous donnait accès à une petite maison de pierres accolée aux clapiers. Elle n'était certainement pas prévue pour cet usage vu sa belle et sérieuse apparence mais elles en avaient fait la cour de récréation des lapins. On sortait les lapereaux des cages. On caressait longuement leur petite tête et leurs douces oreilles. Puis

on les déposait dans l'unique pièce nue de la maison. On les regardait courir. Il fallait bien la refermer cette porte pour que les lapins ne courent pas la campagne.

La porte d'entrée de la maison de Mémé est trop lourde à pousser. En gros bois épais avec des rondeurs des moulures des boursouflures. Cirée comme la rampe de l'escalier. Une petite vitre tout en haut permet de voir qui vient. Au-dessus fer forgé et verre granité une marquise en éventail. Passé la porte le hall immense et sombre avec au fond à droite un vieux canapé rouge en velours. Derrière elles s'y cachaient pour philosopher sur l'existence de Dieu ou les mystères de leurs anatomies.

Elle ouvre quotidiennement la porte du poulailler en tirant la targette. Ça sent la paille la plume et le caca. C'est chaud. Elle choisit son œuf. Sur directive de Mémé elle le perce deux fois avec un bâtonnet. Elle aspire. Elle crache le blanc. Adore le jaune. Manger un soleil. Tiède.

Derrière la tenture ocre il y a la chambre de Mémé avec une porte à deux battants peints en blanc. Tourner la poignée de porcelaine d'un des battants et entrer. Le petit lit de fer avec au-dessus le crucifix noir et le corps gracile en ivoire. Derrière Mémé a glissé un brin de rameau béni. À droite du lit le cœur saignant de Jésus dans son cadre. À gauche la grande photo de Mémé. Mémé très jeune avec sa fille aînée sur les genoux. C'est une photo du dix-neuvième siècle. Le pot de chambre dépasse du lit un peu. Près de la fenêtre la machine à coudre à pédale. C'est elle qui enfile les aiguilles pas Mémé. Le plafond est très haut parsemé de petits trous gros comme des œufs. De gros œufs. Ce sont les Allemands pendant la guerre dit Mémé. Oui mais laquelle. Mémé en a vu deux.

Elle se cachait dans l'entre deux étroit entre tenture et porte. Pour y boire des grosses cuillerées de vinaigre.

À la plage de la Tour Rouge, il y a une petite clef pour ouvrir la porte blanche usée de la cabine. Après le soleil de la plage, l'obscurité et la fraîcheur sont délicieuses. Ça sent le tissu mouillé, le caoutchouc, le sel et l'huile solaire. La porte de ses parents demeurait toujours entrouverte. De son lit elle voyait le rayon de lumière. Ce n'était pas du tout rassurant. Elle ne savait pas trop ce qui se passait là derrière. On y pleurait parfois.

La porte des cabinets. La serrure est bouchée par des morceaux de papier. Le seul endroit où on a l'autorisation de s'enfermer grâce au loquet. Il faut grimper une petite marche pour pouvoir s'asseoir. Le trône disait son père. Sur un tabouret des morceaux de journaux découpés pour s'essuyer. Pendant quelque temps le cabinet abritait un oisillon tombé du nid. Un oiseau de proie dans une cage. On lui amenait un peu de viande hachée à chaque fois qu'on visitait le lieu.

À la porte! Derrière la porte. Mais qu'est-ce qu'elle avait fait. Est-ce le jour où elle s'est fait pipi dessus parce que la maîtresse n'avait pas vu qu'elle avait demandé à sortir. Ou peut-être qu'elle n'avait pas osé demander. Elle ne sait plus. Mais la porte elle sait. En bois sombre avec des petits carreaux rouges et bruns qui laissent passer la lumière de la salle de classe.

C'est une porte ancienne, chinée elle ne sait où par l'ancien propriétaire. Elle n'est pas du tout dans le style du chalet. Il y a même une tête de lion dorée en son centre. Dans la partie supérieure deux petites fenêtres



vitrées qui ouvrent sur un moucharabieh en fer forgé. Pour entrer il faut choisir la clef au capuchon de plastique jaune. La tourner en tirant simultanément la porte vers soi. Et puis pousser. Ça caille à l'intérieur. Très vite ouvrir à fond les chauffages électriques et entasser les bûches.

*De la sensualité des portes :*

*Pousser devant soi avec douceur ou rudesse l'un de ces grands panneaux familiers, se retourner vers lui pour le remettre en place, – tenir dans ses bras une porte.*

*F.Ponge*

Ouvrir une porte cochère  
Ouvrir une porte blindée  
Ouvrir une porte ouverte  
Ouvrir une porte close  
Ouvrir une porte de chambre  
Ouvrir une porte feuille  
Ouvrir les portes de WC inconnu  
Ouvrir la porte de la douche,  
en sifflotant la musique de Psychose, un couteau dans la  
main.  
Ouvrir la porte du frigidaire à minuit  
Ouvrir une porte à Vion  
Ouvrir la porte du placard de la salle à manger  
Ouvrir une porte au hasard  
Ouvrir une porte le cœur emballé  
Ouvrir une porte à regret  
Ouvrir les portes ouvertes  
Ouvrir une porte à faux  
Ouvrir une porte sans regret  
Ouvrir sa porte